

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE,

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 14 AOUT 1830.

NO. 49

FRANCE.

INCENDIES.

Le *Pilote du Calvados* contient les détails suivants : « Le 19 juin et jours précédents, plusieurs incendies ont éclaté dans les communes voisines de Saint-Sauveur-le-Vicomte (arrondissement de Valognes).

« Le 21, deux gardes-champêtres et un habitant de la commune de Trois-Monts amené à Caen, et remis entre les mains de l'autorité, un maréchal-ferrant de cette commune et un enfant de Curcy, commune voisine, prévenus d'être les auteurs de l'incendie qui a consumé il y a quelques jours le tas de fagots et de bournées placées sur une des fermes de Trois-Monts. L'enfant a révélé, à ce qu'il paraît, que c'est lui qui a mis le feu au tas, et qu'il n'a agi que par les conseils et avec l'aide du maréchal, qui lui avait donné du feu pour commettre le crime, en lui disant que les fagots lui appartenaient, et qu'il les brûlait pour en obtenir des cendres dont il avait besoin.

« Le même jour le feu a été mis à une ferme dite la Noë, dans la commune de Tourlaville, à peu de distance de Cherbourg. Dès que le tocsin a donné l'alarme, une partie de la garnison et beaucoup d'habitants de Cherbourg se sont dirigés vers le théâtre de l'incendie, et ont prêté secours aux pompiers, soit pour conduire les pompes sur les lieux, soit pour travailler à arrêter les progrès du feu.

« Les granges de cette ferme ont été entièrement consumées, ainsi que plus de 100 boisseaux de blé qu'elles contenaient. Il paraît que le feu a été mis aux bâtiments par un trou de boulin. On ne peut donner trop d'éloges au zèle avec lequel chacun s'est empressé de concourir à maîtriser l'incendie.

« Le 19, vers 10 heures du matin, un autre incendie a éclaté dans la commune de Canon, canton de Mézidon, et a consumé entièrement la maison manable et les bâtiments de ferme appartenant à la veuve Durey. Cette malheureuse femme pleurait près du cercueil de sa fille qui était morte la veille au moment où l'incendie s'est manifesté; les progrès du feu ont été si rapides que l'on n'a pu qu'avec peine retirer le cercueil du milieu des flammes, et sauver ensuite le bétail de la ferme.

« Deux jours auparavant, une tentative d'incendie avait eu lieu dans la ferme du sieur Racine, cultivateur dans la commune de Jorts. Le feu avait été mis dans une étable, on s'en aperçut heureusement à temps, et l'on parvint à l'éteindre; le brandon incendiaire était enveloppé avec du soufre dans une poignée de filasse mêlée de plumes. Des soupçons ayant plané sur une fille, voisine du sieur Racine, on a fait chez elle une perquisition qui y a fait découvrir de la filasse semblable à celle qui contenait le germe de l'incendie. Elle a été sur-le-champ arrêtée.

« La semaine dernière, un individu inconnu vint à Falaise, où la crainte des incendies est loin d'être calmée, et quelques soupçons, dit-on, planèrent sur lui. On lui demanda l'exhibition de ses papiers qu'il présenta aussitôt à l'autorité : ils se composent d'un passeport portant le nom d'un sieur Mitouffley, employé au ministère des affaires ecclésiastiques, d'une assignation donnée à Paris au même individu, et d'une lettre à lui écrite par sa femme. Il paraît que l'on s'est assuré de la personne de cet employé, et que l'on a écrit sur-le-champ à M. de Guernon, ministre des affaires ecclésiastiques, qui aurait répondu que ce sieur Mitouffley n'a point quitté Paris, et qu'il se trouvait dans le moment même dans ses bureaux. Le nouveau Sosie-Mitouffley n'en persiste pas moins à soutenir son identité : la justice informe, et probablement le mystère qui environne ce singulier événement s'éclaircira. »

Un journal annonce, sans toutefois en garantir l'exactitude, que l'Angleterre avait consenti à ce que la France occupât pendant cinq ans Alger, et que le maréchal Marmont ira remplacer en Afrique M. de Bourmont, qui viendra reprendre le portefeuille de la guerre. La première partie de ces nouvelles est hors de toute vraisemblance. On a lieu de croire au contraire que depuis le débarquement de l'armée, le cabinet de Londres a demandé de nouvelles explications au cabinet des Tuileries, sur le but qu'on se proposait dans cette guerre. Quant au second fait, il est bien vrai qu'aussitôt que l'on apprendra la prise d'Alger, un successeur doit être donné à M. de Bourmont, afin qu'il puisse occuper de nouveau sa place dans le conseil. Mais le choix ne paraît pas encore définitivement arrêté, et le général Guilleminot a dans ce moment plus de chance que le duc de Raguse.

Par une ordonnance du Roi du 23 juin, la nomination du comte de Saint-Cricq, en qualité de ministre d'état est révoquée.

Le général comte de Cafarelli, M. de Magueville, le marquis de Marescot, pair de France, et le comte d'Haubersaert, ont refusé la présidence des collèges où ils étaient appelés par le ministère.

On écrit de Trieste, 12 juin : « Des lettres de Raguse annoncent que les troubles de l'Albanie prennent un caractère très alarmant. L'insurrection grandit chaque jour, et s'est déjà étendue au-delà de la frontière autrichienne. On assure que l'empereur d'Autriche s'est vu dans la nécessité d'établir une armée d'observation sur la limite des deux états, afin d'être en mesure de repousser les agressions des insurgés. Les Albanais sont connus pour le peuple le plus brave et le plus indomptable de tout l'empire ottoman, et formaient les meilleurs soldats d'infanterie qu'eussent les armées turques. On craint que ces hommes, ne trouvant plus rien à piller dans leur propre pays, ne se jettent sur les provinces voisines.

« Ces événements ont produit en Illyrie une stagnation complète du commerce. Les correspondances même avec les maisons les mieux famées de Janina et Scutari sont entièrement interrompues. D'une autre part, nos relations avec les côtes d'Afrique sont également entravées, car on ne peut tenter aucune opération commerciale durant la guerre d'Alger, et au moment où l'on s'attend à voir une flotte turque sortir des Dardanelles pour prendre part aux hostilités.

« Les dernières nouvelles de Zante et de Corfou parlent de préparatifs faits pour envoyer en Grèce des troupes anglaises qui devront prêter leur secours au président et contenir les fréquentes insurrections qui éclatent dans plusieurs provinces. »

Les bannis de Bruxelles sont toujours à Vaals. Voilà deux mois que leur condamnation est prononcée : ils sont partis depuis le 7 juin, et depuis lors, au lieu de fouler le sol libre de la Suisse, on les retient prisonniers dans un cabaret de village. Quand on bannit, on devrait du moins faire en sorte que l'arrêt puisse être exécuté. (*Courrier des Pays-Bas.*)

La *Contre-révolution* annonce que la pensée du rétablissement de l'ordre de Malte et de sa translation à Alger a été récemment manifestée dans une conférence diplomatique. « La réalisation de cette royale pensée, ajoute la feuille monarchique, serait un grand moyen de propagation de la foi catholique, un brillant fleuron pour la couronne de Charles X, pour celle de M. de Bourmont et de M. de Polignac, et par conséquent un sûr moyen de contre-révolution. M. de Bourmont a tout ce qu'il faut pour réussir dans ce beau projet ; la veille de son départ pour l'armée il a, lui et ses quatre fils, reçu la communion des mains de M. l'archevêque de Paris. »

Un journal ministériel assure que l'annonce de la mise en circulation des pièces d'or de 10 fr. est prématurée. On s'occupe effectivement de la gravure des pièces de 10 fr. et de 100 fr.; mais aucun travail n'est encore déterminé.

Le grand-seigneur a accepté la dédicace de la grammaire turque de A. L. Davis, esq., qui est maintenant sous presse. Cet ouvrage est le premier qu'un Européen ait dédié à un souverain de la race Osmanlis, du moins depuis le temps de Mahomet II, auquel François Philéplus avait fait hommage de plusieurs odes latines.

Lord Wm. Lennox, officier aux gardes, et frère d'un pair d'Angleterre, épousa il y a quelques années une actrice de Covent-Garden, miss Paton, qui, après son mariage, n'en continua pas moins de paraître sur le théâtre. Pendant assez longtemps, les deux époux vécurent en bonne intelligence; mais enfin la dame se plaignit qu'on ne lui laissait disposer que d'une très-petite partie de ses appointements. Le mari de son côté s'offensa des assiduités d'un chanteur de Covent-Garden nommé Wood. Une éclatante séparation eut lieu dans le mois dernier, et occupa pendant huit jours tous les oisifs de Londres. Les journaux donnèrent la biographie des deux époux, des vers faits sur l'événement et jusqu'à des scènes de comédie. Au moment où cette affaire faisait le plus de bruit, miss Paton et M. Wood ont paru ensemble sur le théâtre de Covent-Garden, et y ont été fort applaudis. Tous les deux se sont depuis rendus à Dublin; mais ils y ont été accueillis à leur début par des huées et des sifflets qui ont à peine permis de continuer la pièce. Une lettre, que presque tous les

journaux anglais ont répétée, dit que de toute part on adressait à Miss Paton des injures et les plus amères épigrammes.

Le *Courier* anglais du 23 contient l'extrait suivant d'une lettre de Lisbonne datée du 5 juin.

« Je ne vous citerai qu'un seul fait, mais qui est caractéristique de l'époque. Près de la ville de Montemor, dans l'Alentejo, un riche fermier étant mort, sa veuve pour se mettre en règle envers ses enfants, fit appeler le magistrat qu'on nomme le *protecteur des enfants*, pour qu'il vint faire l'inventaire des biens. Le magistrat et le secrétaire vinrent en effet mais observant qu'il y avait de grandes valeurs en bijoux, en or et en argent monnoyé, ils remirent l'inventaire au jour suivant. Cette nuit-là même ils revinrent à la maison de la veuve, tuèrent d'abord la servante, qui était venue à la porte, puis ils l'assassinèrent elle-même ainsi que sa fille, et enlevèrent tout ce qu'il y avait de précieux dans la maison. Le lendemain ils revinrent tranquillement comme pour faire l'inventaire, et personne ne leur répondant, ils allèrent donner l'alarme dans le voisinage. Le magistrat supérieur fut appelé, la porte fut enfoncée et l'on trouva les trois cadavres gisans; mais tout-à-coup on vit sortir d'un recoin le fils de la veuve, enfant que les meurtriers n'avaient point aperçu. Le corrégidor lui ayant demandé s'il connaissait les assassins, il les désigna sur-le-champ, au milieu des spectateurs. On a trouvé dans leur maison les objets volés et leur crime a été parfaitement constaté.

Des lettres de Lisbonne annoncent qu'on a déjà ouvert les joûtes des taureaux qui pendant l'été sont pour le peuple de la capitale le divertissement de tous les dimanches. On ajoute que don Miguel se montre un protecteur très-zélé de ces jeux. Par ses ordres on a fait venir des domaines royaux les animaux les plus sauvages. Un taureau, qui a dû paraître dans l'arène le dimanche 6 de ce mois, était attendu avec impatience, parce qu'on annonçait qu'il avait déjà tué sept personnes.

Le marquis de Santo-Amaro, ambassadeur extraordinaire brésilien, a dû quitter Brest le 21 juin, pour se rendre à Londres. Les officiers de la frégate brésilienne dans laquelle le marquis de Santo-Amaro est arrivé assurent que l'empereur don Pedro est disposé à adopter les mesures que le cabinet anglais proposera dans cette négociation, mais sous deux conditions expresses. 1° que don Miguel soit renvoyé de Portugal comme infant, pouvant aller vivre en Autriche ou partout où il voudra; 2° qu'en sa place, dona Isabelle Marie ou sa sœur, Marie de l'Assomption, soit nommée régente durant la minorité de la jeune reine, qui reviendrait immédiatement en Portugal, fiancée d'avance à un prince d'une des maisons régnantes de l'Europe.

Le dernier *Bulletin des lois* contient une ordonnance qui établit qu'à l'avenir aucun majorat affecté à une pairie ne pourra être constitué qu'en immeubles.

Des lettres du Bengale, en date du 3 février, annoncent que la peste s'est déclarée à Salgara et à Berhampore, et y a détruit presque toute la population. Les habitants des campagnes voisines ont fui loin de la contagion : de sorte que ces lieux, jadis si peuplés, sont aujourd'hui complètement déserts.

Les lettres de la Sicile donnent les détails les plus déplora-

bles sur l'éruption de l'Etna du 16 mai. L'explosion terrible qui a ouvert sept cratères sur les flancs du volcan, a détruit huit villages voisins de la montagne, et qui avaient toujours échappé jusqu'à ce jour aux ravages de la lave. Toutes les habitations ont disparu sous des monceaux de pierres calcinées et de cendres rougeâtres projetées au loin dans les campagnes. Quoique d'effroyables détonations eussent annoncé la catastrophe, les habitants de ces villages sont demeurés paisibles, rassurés par l'éloignement qui les avait préservés des éruptions précédentes. Aussi beaucoup d'hommes et de bestiaux ont péri. Ce n'est qu'après le huitième jour qui a suivi le désastre qu'on a pu s'approcher pour porter secours aux incendiés; mais les recherches ont été inutiles. Jamais calamité n'a été plus terrible, plus imprévue, plus générale. Les côtes de la Calabre, et quelques parties de l'Italie placées sous le vent qui soufflait dans cette nuit désastreuse, ont été couvertes de la même poussière roussâtre sous laquelle les contrées voisines de l'Etna ont été ensevelies. La Sicile gardera long-temps le souvenir de ce fléau.

D'après un relevé officiel qui vient d'être publié à Londres, les exportations anglaises pendant l'année 1829 se sont élevées à 31,804,457 liv. st., ou 842,818,110 fr. Les États-Unis d'Amérique reçoivent à eux seuls pour plus de 6 millions de liv. st.

Le colonel Fitz Clarence, fils naturel du nouveau roi d'Angleterre, est parti de Paris pour retourner en Angleterre. Il avait assisté au départ de l'expédition d'Afrique, et a fait insérer dans les feuilles de Londres une relation de l'embarquement de l'armée, où des éloges sans restriction sont accordés à la belle tenue de nos troupes et à l'habileté de nos marins.

GEORGE IV.

George IV, roi d'Angleterre, mort le 26 juin à l'âge de 68 ans, était né le 12 août 1762. Créé prince de Galles, le 17 suivant, il fut nommé prince régent en février 1811; succéda à son père, George III, le 29 janvier 1820, et fut couronné le 19 juillet 1821. Il avait épousé, en 1795, sa cousine, Caroline Amélie de Brunswick. On sait que ce mariage n'eut ni bonheur ni dignité, et que le seul enfant qui en soit issu, la princesse Charlotte Augusta, héritière des trois royaumes, mourut il y a treize ans. La couronne revint de droit à Guillaume-Henry, duc de Clarence, second frère du feu roi, et, après lui, comme il n'a point d'enfants aptes à régner, à la princesse Alexandrine Victoire, âgée de 11 ans et fille du duc de Kent, quatrième fils de George III. Suivant une opinion assez répandue en Angleterre, si cet enfant, qu'heureusement rien ne menace, venait à manquer, le parlement ne souffrirait pas que le sceptre passât aux mains du duc de Cumberland, que le droit du sang appellerait d'ailleurs à le porter.

Le règne de George IV s'est écoulé tout entier sous nos yeux. La France en connaît les principaux événements, qui tous ont été accomplis ou discutés en plein parlement. Ce règne n'est pas glorieux, et le rôle que, pendant presque toute sa durée, l'Angleterre a joué en Europe, ne la recommande ni à l'admiration ni à la reconnaissance; mais cependant il a été signalé par quelques améliorations intérieures d'un grand prix et d'un bon exemple. Les réformes législatives, et surtout économiques et financières, puis, la plus grande de toutes les réformes, l'émancipation des catholiques, doivent laisser un durable souvenir, et ont manifesté avec éclat cette vertu interne de perfectionnement, qui fait le grand mérite du gouvernement représentatif. L'honneur de ces améliorations ne saurait être rapporté en effet au roi; mais il faut lui savoir gré de ne pas les avoir empêchées, et même d'y avoir consenti à temps: c'est ce qu'on peut espérer de mieux d'un roi constitutionnel. En tout, George IV, roi, a tenu mieux que ne promettait sa régence. A son avènement, beaucoup de préventions très-fondées s'élevaient contre lui; le parti libéral ne lui pardonnait pas de l'avoir abandonné. On sait, en effet, que dans sa jeunesse, il avait eu d'assez étroites relations avec les chefs de l'opposition, jusque là qu'il avait porté publiquement les couleurs de M. Fox. L'heureux rival de celui-ci, M. Pitt, ne l'oublia pas, et empêcha quelque temps d'être régent le fils et le successeur d'un roi frappé de démence. Lorsqu'enfin tout fut effacé, et que le prince de Galles parvint au pouvoir, il ne parut plus se souvenir de ses engagements avec l'opposition, et cette conduite lui attira des reproches amers qu'on retrouve jusque dans lord Byron. L'inconsistance en politique est le grief contre lequel un homme d'état anglais a le plus de peine à se soutenir. On raconte, à Londres, qu'en 1826, je crois, vers l'époque où M. Canning rapprocha les whigs et le ministère, le roi qui s'entourait alors des grands seigneurs de l'opposition, revint le duc de Bedford avec lequel il était demeuré froidement depuis ses anciennes liaisons. C'était une entrevue de réconciliation. « Eh bien ! Jony, lui dit le roi, vous ne me donnez pas la main ! — Je ne vous la donnerai, répondit le fier Russell, que quand vous m'aurez tenu votre parole. » Il s'agissait d'une ancienne promesse de l'émancipation des catholiques. Elle a été tenue l'année dernière, grâce au duc de Wellington.

George IV était assez aimable dans la conversation; il prétendait à la bonne grâce. Sa politesse était extrême. L'ont-elle la France de 1780 ne l'eut-elle pas trouvée assez monarchique; il avait plus l'air d'un grand seigneur que d'un roi. Cependant il ne manquait pas de dignité, non plus que d'affectation. Lié dans sa jeunesse avec le dernier duc d'Orléans, et peut-être aussi avec notre roi, il recherchait l'imitation des anciennes manières françaises, il voulait être en Angleterre ce qu'on appelle *a perfect gentleman* et en France ce qu'on appelle un homme de bonne compagnie. Sous ce rapport il aimait la France, ou plutôt il aimait Versailles, et mettait de l'amour-propre à savoir minutieusement toutes les anecdotes, toutes les aventures, toutes les chroniques galantes de la fin de l'ancien régime. Comme tous les rois, il avait beaucoup de mémoire, et la sienne était meublée de noms célèbres dans les fastes de la mode et du plaisir et de titres d'ouvrages de la ruelle ou de boudoir. Il parlait français avec élégance et facilité, et cependant, disait-il avec un soupir, il n'était jamais venu en France. C'est que l'héritier présomptif du royaume-uni ne voyage pas à sa fantaisie; il lui faut le consentement des lords spirituels et temporels, et des fidèles communes. Ce parlement, en tuteur sévère, ne lui permit que de traverser, il y a quelques années, nos départements de Flandres et d'Artois.

Quoique fort gras, le roi d'Angleterre avait de la noblesse dans le maintien et une figure agréable. Il était même remarquablement beau dans sa jeunesse; mais la vie qu'il avait menée, assez semblable à celle qu'affectait encore la noblesse anglaise il y a cinquante ans, avait de bonne heure altéré sa santé et déformé ses traits. Toutefois son existence s'est prolongée au-delà des espérances de ceux qui avaient été admis des longtemps dans son intimité.

On a cru longtemps que sa mort n'aurait nulle influence sur les affaires de la Grande-Bretagne. Des circonstances récentes permettent d'augurer le contraire. Les dernières discussions du parlement ont montré l'opposition se reformant sous la conduite de ses anciens chefs. Lord Grey, si longtemps le guide et l'honneur du parti whig, s'en était séparé en 1827, soit par l'effet de la vieille défiance que lui inspirait le

caractère de M. Canning, soit par ces préjugés d'aristocratie territoriale qui le rendaient l'ennemi intraitable des lois de M. Huskisson sur les céréales. Rapproché alors du duc de Wellington, il avait pu, grâce à l'émancipation, rester depuis lors avec lui sur un pied de neutralité bienveillante. Les autres chefs de l'école de M. Fox avaient presque cessé de combattre faute de terrain; et sauf quelques questions de politique étrangère, l'opposition manquait de griefs. Sa décomposition visible faisait la force du ministère; il pouvait même dédaigner l'hostilité plus ambitieuse et plus détournée des anciens débris du parti Canning, lord Palmerston, M. Huskisson, M. Grant, qui sont dans la chambre des communes comme le fragment d'un ministère à venir. Tout-à-coup, la maladie du roi est venue changer la face des affaires. On sait qu'en 1827 le duc de Clarence avait solennellement adhéré au ministère de M. Canning au moment où le duc de Wellington l'abandonnait. Le successeur de George IV a d'anciennes liaisons avec lord Holland; et quoique, depuis qu'il est premier ministre, le duc de Wellington ait fait d'assez grands efforts pour se bien remettre avec l'héritier présomptif de la couronne, la réconciliation n'a pas été complète, la dissidence sur quelques points de politique étrangère a persisté. Aussi, dès qu'un nouveau règne est devenu certain, toutes les opinions, toutes les ambitions ont éclaté. Lord Grey s'est rapproché de lord Holland et l'opposition whig s'est remouée sous les armes. L'abdication du prince Léopold, qui lui-même voyait finir avec le feu roi la situation pénible où le plaçait la froideur malveillante de son beau-père, a manifesté ce mouvement général des partis. Le duc de Wellington ne manque pas d'ennemis; le haut torisme ne lui pardonne pas l'émancipation; ses manières altières, son gouvernement un peu brusque, déplaisent à la chambre des lords, et lui ont aliéné beaucoup d'indifférents. Sa position est donc entamée, et sans assurer qu'elle soit perdue, on peut présumer qu'il sera forcé de compter soit avec les anciens amis de M. Canning, soit plutôt avec l'aristocratie whig. Il est même difficile qu'il ne fasse pas à cette double opposition une part dans le gouvernement. S'il est soutenu par le nouveau roi, ce ne sera certainement qu'à de nouvelles conditions qui ne tarderont pas à être connues.

Quel que soit le changement, il ne peut être défavorable à la France. Guillaume IV n'est pas précisément libéral, mais il n'approuve pas la politique extérieure du dernier règne, et l'on sait que l'Angleterre lui doit la part qu'elle a prise à la bataille de Navarin. C'est un vrai et pur Anglais qui n'a nulle liaison avec l'aristocratie européenne, et se soucie peu de la contre-révolution continentale. Aux préjugés inséparables peut-être de sa condition, il ne joindra pas du moins le goût des traditions de Versailles, et la renommée des Polignac lui est inconnue. Cet égoïsme britannique, qu'ils appellent patriotisme, pourra bien rester l'âme de la politique de son cabinet. La France fera bien de s'en défier comme puissance indépendante; mais la nation française ne devra pas le craindre pour ses affaires intérieures. Elle pourra souvent l'avoir contre elle et contre son gouvernement; mais cela vaut mieux que de l'avoir contre elle pour son gouvernement.

GUILLAUME IV.

Le nouveau roi d'Angleterre, Guillaume IV, troisième fils du roi Georges III, naquit le 21 août 1765, et fut baptisé sous le nom de Guillaume Henry. Il fut de très bonne heure destiné par le roi son père à servir dans la marine, et à l'âge de 14 ans il entra comme *midshipman* (aspirant de marine) à bord du *Prince-Georges*, bâtiment de 98 canons, commandé par l'amiral Degby. Il servait encore dans ce vaisseau lorsqu'eut lieu le combat entre la flotte anglaise commandée par l'amiral Rodney et la flotte espagnole aux ordres de l'amiral Juan de Langara. Les Anglais dans cette action remportèrent une victoire complète, mais qui leur fut vaillamment disputée. L'amiral annonça dans ses dépêches qu'il avait donné le nom de *Prince William* à un vaisseau de guerre espagnol qui avait eu l'honneur d'être pris en présence du jeune prince. S. A. R., servant encore sur le *Prince-Georges*, assista plus tard à la prise d'un vaisseau de guerre français et de trois autres vaisseaux. En 1783, un *midshipman* nommé Benjamin Lee, ayant été mis en jugement pour avoir manqué à la subordination envers ses supérieurs, fut condamné à mort par le conseil de guerre; tout le corps des *midshipmen* prenait un vif intérêt au condamné; mais on avait peu d'espoir d'obtenir une commutation de peine, car il n'y avait pas le tems de faire un appel à l'humanité. Le jour de l'exécution était déjà fixé, et l'on connaissait trop l'inflexibilité de l'amiral Rowley pour compter sur l'effet d'une pétition. Dans cette circonstance le jeune prince montra le plus grand zèle pour sauver son camarade. Il rédigea une pétition à laquelle il mit le premier son nom. Il alla lui-même la présenter à signer à tous les *midshipmen* du port, et enfin la présenta à l'amiral, qui ne put refuser à ses instantes prières la grâce du jeune condamné.

En 1782, la guerre finit; mais le prince, qui n'avait pas encore achevé son tems de service comme *midshipman*, et qui voulait remplir les conditions exigées pour être fait commandant, resta dans le service actif. L'année suivante il alla au cap Français à la Havane, et arriva à tems pour intercéder en faveur de quelques Anglais qui étaient au service de l'Espagne et avaient été condamnés à mort par un conseil de guerre à la Louisiane. Le comte Galver, gouverneur de cette province, accorda aux prières du prince la grâce des coupables, et celui-ci l'en remercia par une lettre pleine de civilité et de sentiments généreux.

Après avoir achevé son tems de service comme *midshipman* le prince fut élevé successivement au grade de lieutenant et de capitaine; il commanda très long-tems la frégate le *Pegasus*, et en 1790 fut promu au grade de contre-amiral de l'escadre bleue. En 1789, il fut créé duc de Clarence et de Saint-André et comte de Munster. A l'époque de la rupture avec la France, il prit une part très active aux débats de la chambre des lords, et se prononça fortement pour la guerre.

Pendant le cours de cette guerre, le prince ne fut point employé activement, quoiqu'il eût sollicité du service à diverses reprises et particulièrement demandé à remplacer dans le commandement de la flotte de la Méditerranée lord Collingwood, que sa mauvaise santé semblait obliger à une prompt retraite.

Le 11 juillet 1818, le duc de Clarence épousa la princesse Adélaïde-Louise-Thérèse, née le 13 août 1792, fille de Georges, duc de Saxe-Meiningen. Il eut de ce mariage deux filles mortes toutes les deux en bas âge. La dernière avait reçu par l'ordre exprès du feu roi Georges IV, le nom d'Elisabeth. On a dit, il y a peu de tems, que la duchesse était enceinte pour la troisième fois; mais cette nouvelle a été depuis démentie.

En 1826, M. Canning, dont la position dans le ministère semblait peu assurée après la retraite de plusieurs de ses collègues, et qui cherchait à se ménager un appui, proposa au roi de nommer le duc de Clarence à la charge de grand-amiral, charge qui depuis long-tems avait semblé trop importante pour qu'on la confiât à une seule personne, et qui depuis la mort du prince Georges de Danemarck, mari de la reine Anne, avait toujours été remplie par le premier lord de l'amirauté, agissant comme substitut, d'accord avec le conseil.

Le duc d'York étant mort au mois de juillet 1827, le duc de Clarence, qui devenait par là héritier présomptif de la couronne, et acquérait une tout autre importance, crut ne pouvoir se dispenser d'exprimer dans la chambre des lords son approbation à certaines clauses portant la suppression des lois pénales relatives aux catholiques. M. Canning étant mort, et son successeur, M. Goderich, ayant promptement donné sa démission, lord Wellington devint premier ministre, et le duc de Clarence cessa bientôt d'être grand-amiral: les causes de ces événements, dit le journal auquel nous empruntons les détails que nous venons de donner, sont au nombre de ces secrets de la politique auxquels on ne peut toucher qu'après un certain tems.

ÉGYPTE.

Mésintelligence du vice-roi et de la Porte.

ALEXANDRIE, 10 mai. — Les préparatifs énormes en ton genre que le vice-roi fait depuis quelque tems n'ont pas seulement pour but, à ce qu'il paraît, d'aider la France dans son expédition contre Alger. S'il songe à attaquer, il faut aussi qu'il pense à se défendre. Voilà déjà plusieurs mois qu'on remarque la plus grande activité dans tous les arsenaux et dans toutes les parties de la marine. Tous les anciens vaisseaux étaient remis en état de tenir la mer: on en construisait de nouveaux, et en même tems on relevait les fortifications des côtes, on réparait toutes les forteresses du littoral. C'était plutôt là des démonstrations de craintes que des préparatifs d'attaque. On se livrait à de nombreuses conjectures sur les intentions du pacha, mais en général on ignorait dans quel but il faisait tant de dispositions de défense. On ne savait pas en effet quels ennemis il pouvait avoir à redouter. Aujourd'hui tout est éclairci. Ce n'est plus seulement pour attaquer les régences que le vice-roi fait radoubier ses vaisseaux, réparer ses places fortes, et qu'il organise ses troupes à l'europeenne: c'est le sultan qu'il va, selon toute apparence, avoir à combattre.

Le grand-seigneur a appris par quelques lettres confidentielles que ce pacha venait de se liguier avec la France pour la destruction des régences barbaresques, et que les projets de Méhémed-Ali ne tendaient à rien moins qu'à fonder sur les côtes septentrionales de l'Afrique un royaume indépendant dont l'Égypte serait le centre, et les régences des provinces aussitôt il a envoyé l'ordre au pacha d'abandonner Damiette et toutes les places fortes de la côte pour les remettre au pouvoir des troupes turques. En cas de refus, Mahmoud annonçait que son armée irait débarquer en Syrie, et s'avancera par terre contre l'Égypte. Cette nouvelle, qu'on ne donne pas encore comme positive, paraît au moins fort vraisemblable. Elle explique à la fois et les armements du grand seigneur à Constantinople et les apprêts de défense du pacha en Égypte. On ajoute que Méhémed-Ali ne tardera pas à déclarer son indépendance. Il y a long-tems qu'on attend de sa part une semblable mesure, et si quelque chose doit étonner dans sa conduite, c'est qu'il n'ait point pris ce parti plus tôt.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Le capitaine du *Leonidas*, arrivant de Marseille et Gibraltar, rapporte que le 4 juillet un navire est entré dans ce dernier port, venant d'Oran, et qu'il apportait la nouvelle de la prise d'Alger dans les derniers jours de juin.

Cette nouvelle mérite confirmation. On se rappelle que le dernier bulletin de l'armée, reçu à New-York, est du 26 juin.

Le dernier numéro du *Cherokee Phoenix* renferme un exposé des griefs de la nation indienne des Cherokees contre le gouvernement des États-Unis, et spécialement contre l'état de la Géorgie. Ils invoquent dans le langage simple, fort de raison et éloquent des habitants des forêts, la justice des citoyens des États-Unis, et font un appel touchant à leur humanité. Ce document, beaucoup trop long pour être publié entier, a reçu l'assentiment du conseil-général de la nation. Nous nous bornons à en citer les paragraphes les plus remarquables.

« Des délégués nommés par les autorités de la nation, rendirent il y a quelques mois à Washington, pour mettre sous les yeux du gouvernement les représentations les plus propres à nous assurer, comme peuple, un bon voisinage, la protection dont nous sentions le besoin pressant, et qui tant de fois nous a été promise.

« Peu de tems après leur arrivée dans la capitale, ils présentèrent au congrès un mémoire de notre conseil national pour demander l'intervention de cette assemblée en notre faveur, particulièrement contre la violence des lois de l'état de la Géorgie envers la plus grande partie de notre population.

et pour protester dans les termes les plus positifs contre la mise à exécution de ces mêmes lois.

Des pétitions signées par les 1920^{mes} de la nation furent adressées aux délégués, et présentées également au congrès auquel nous demandions à être protégés contre l'usurpation dont nous menaçait la Géorgie, et l'exécution fidèle de garanties rigoureusement observées jusqu'ici par les États-Unis, et que ce gouvernement a sanctionnées depuis 40 ans.

Il y a plus d'un an que le secrétaire de la guerre nous fit connaître que le Président n'aurait pas le pouvoir de nous protéger contre les lois de la Géorgie. Cette déclaration tout-à-fait inattendue était fondée sur l'étrange principe que les traités conclus entre les États-Unis et notre nation ne devaient point entraver la législation séparée des états; que par conséquent ils étaient sans efficacité à l'égard de nos voisins blancs, dont l'intérêt supposé est de nous expulser, ou de nous détruire. On ne saurait décrire la douleur dont nous fumes accablés en apprenant que le magistrat suprême des États-Unis, décidait que ses illustres prédécesseurs avaient été dirigés par de faux principes dans les relations qu'ils ont entretenues avec nous: qu'ils nous avaient fait des promesses, de la plus grande importance, relatives à notre existence, qu'il était impossible de respecter. Peu importe que ces promesses aient été renouvelées plus de cent fois de la manière la plus persuasive et la plus concluante; quelquefois par des traités solennels, dans d'autres circonstances, par des lettres écrites de la main du premier magistrat de l'Union, par le secrétaire de la guerre agissant d'après ses ordres, verbalement à nos chefs par le Président ou le ministre de son cabinet; souvent verbalement et par écrit par l'agent des États-Unis en résidence auprès de nous, dont le devoir a toujours été, de veiller à l'indépendance et au respect qui nous étaient garantis par les États-Unis.

Peu après la guerre de la révolution, nous l'avons appris de nos pères, les Cherokees recevaient avec défiance les promesses des blancs; mais la conduite franche et magnanime du général Washington dissipa leurs soupçons. La conduite uniforme des Présidents qui lui succédèrent, celle du président Jefferson surtout, et les assurances constantes qu'ils nous donnèrent de l'inviolabilité de notre territoire firent disparaître notre anxiété, et la crainte d'empiétements de la part des blancs. Depuis quelques années cependant les prétentions du peuple de la Géorgie ont renouvelé nos alarmes. Nous craignons qu'un traité de cession de territoire ne nous fut arraché par les importunités, les menaces, ou par quelque honteuse influence; mais nous n'aurions pu penser, que sans faire ce nouveau traité, contre la volonté de nos chefs, contre notre volonté unanime, nous serions livrés à discrétion à ceux là même qui déclarent par un acte législatif qu'ils veulent posséder les terres des Cherokees, et qu'ils les posséderont.

Après avoir inutilement supplié le premier magistrat, notre délégation a eu recours au Congrès; pendant quatre mois elle assiégea ses portes tandis que l'union plongeait dans l'incertitude la plus cruelle attendant une décision qui put la rassurer. Mais l'ajournement du Congrès a eu lieu sans que notre députation ait été écoutée; aucun département à Washington n'a voulu l'entendre. La veille de la clôture de la session une loi a été sanctionnée pour autoriser une application de 500,000 dollars à notre déplacement.

Ainsi nos supplications sont dédaignées, on nous retire toute protection, les garanties auxquelles se sont fiés nos pères, lorsqu'ils cédèrent une partie de leur pays et déposèrent leurs armes n'ont plus aucune valeur. Nous sommes condamnés à fuir la terre que nous chérissions pour aller vivre dans des régions inconnues, ou bien nous devons nous soumettre à un Etat qui nous a mis en dehors des lois, et qui a décrété que tout Cherokee qui s'opposerait à la vente de nos terres serait condamné à quatre années de détention dans les prisons des criminels de l'Etat.

Au milieu de nos douleurs, nous savons apprécier nos obligations envers nos amis et nos bienfaiteurs.

Mais avant de clore cette adresse, qu'il nous soit permis de revenir sur la position antérieure des Cherokees et des États-Unis.

Après la paix de 1783, les Cherokees étaient un peuple indépendant, entièrement indépendant, autant qu'aucun peuple sur la terre. Ils avaient été les alliés fidèles de la Grande-Bretagne. Elle fit la paix avec ses colonies. Les Cherokees combattirent encore; ils combattirent seuls. Les Américains ne les ont jamais subjugués. Loin de là, nos pères restèrent maîtres de leur pays et conservèrent leurs armes. En 1785 eut lieu le traité de Hopewell. Les Cherokees ont reçu depuis sous la protection des États-Unis. Leurs droits de souveraineté furent spécifiés dans cet acte. Ils eurent un gouvernement propre, et leur territoire fut reconnu inviolable; les habitants des États-Unis n'obtinrent le droit de le traverser que dans l'année 1791, par une seule route. Le traité de Holston a succédé en 1791 à celui de Hopewell. La route de passage fut confirmée, la protection des États-Unis reconnue, ainsi que les droits de souveraineté des Cherokees. Ces droits n'ont été aliénés par aucune convention subséquente. Les concessions qu'ils ont faites aux États-Unis avaient pour équivalent leur protection et la garantie de leur territoire. Les engagements des États-Unis à leur égard sont-ils moins sacrés, parceque les Cherokees n'ont pas la puissance de les faire observer? Le peuple des États-Unis est assez juste pour reconnaître que tous les traités entre les Cherokees et leur gouvernement ont été faits à sa sollicitation, et pour l'avantage des blancs.

Nous sommes signalés comme un peuple pauvre, ignorant, et dégradé: sans doute, nous manquons de richesses, et jadis nous n'avons paru orgueilleux de nos connaissances, de notre élévation morale et intellectuelle. Mais il n'est pas un homme assez ignorant parmi nous, pour ne pas savoir qu'il a le droit de vivre sur la terre de ses pères, en possession de son privilège immémorial, et des droits qui lui ont été garantis par les États-Unis. C'est avec les sentiments d'une profonde douleur que nous en appelons, pour la dernière fois peut-être, au bon peuple des États-Unis.

Nous supplions ceux qui liront cette

adresse de se pénétrer de ce grand précepte: « ne faites point aux autres, ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit, » qu'ils se souviennent que ce précepte est plus obligatoire pour eux que pour toute autre nation de l'univers. Nous les prions de se rappeler que leurs aïeux, forcés de s'expatrier, expulsés de l'ancien monde, après avoir été battus par les vents sur les grandes eaux, trouvèrent un abri aux rives de ce nouveau monde; que l'Indien, alors propriétaire unique de ces vastes domaines, y régnait en souverain. Qu'ils se rappellent de quelle manière ils furent accueillis par le sauvage de l'Amérique, puissant alors, et dont aucune force humaine n'aurait pu restreindre la férocité. Qu'ils sachent encore que ceux qui sollicitent aujourd'hui qu'on remplisse leur coupe d'eau fraîche, et qu'on leur laisse un coin de terre, pour y vivre et mourir en paix, sont les descendants de ces mêmes habitants de l'Amérique du Nord dont les traditions et l'histoire ne sauraient révéler l'origine.

(Signé) LEWIS ROSS, président du comité.
[Suivent les autres signatures.]

Il est difficile de se défendre d'une vive émotion en lisant cette adresse. On ne conteste pas l'exactitude des faits avancés par les Cherokees; ils ne sont accusés d'aucuns désordres et leur souveraineté a été reconnue par les traités. Ils possèdent à juste titre le territoire de leurs ancêtres. Une fatale nécessité est le seul obstacle qu'on puisse opposer à leurs naïves et touchantes réclamations. Nous avons rendu compte précédemment de la position de l'Etat de la Géorgie à leur égard. Tout annonce que cette grande question sera portée devant la Cour Suprême des États-Unis; on dit que les Cherokees ont renoncé à toute autre espérance, et qu'ils viennent de rejeter la proposition faite par le Président des États-Unis de réunir leurs chefs auprès de lui à Nashville, dans le but de régler à l'amiable leurs différends avec le gouvernement et l'Etat de la Géorgie.

Un journal ayant avancé que les articles les plus remarquables du *Cherokee Phoenix* étaient rédigés par des blancs, l'éditeur indien de cette feuille, déclare qu'il en est le seul rédacteur, et que jamais depuis qu'elle existe, d'autres que lui, hommes blancs ou rouges, n'ont concouru à sa rédaction.

Les journaux français se plaignent de la lenteur avec laquelle le ministère donne connaissance au public des nouvelles de l'expédition d'Afrique. Ils l'accusent d'altérer les rapports des généraux et d'intercepter toutes les autres communications. Ainsi il avait tenu secrets les rapports du 17, et il ne s'est décidé à les rendre publics que sur les vives réclamations qui lui étaient adressées de toutes parts, et après les avoir mutilés comme les premiers. On prétend que M. l'amiral Duperré s'exprimait ainsi au sujet de l'orage qui a éclaté le 16: *Si la mer eut continué d'être aussi furieuse deux heures de plus, c'en était fait de la flotte.*

Pour approcher autant que possible de la vérité, nous citerons quelques passages de lettres particulières écrites par des officiers employés dans l'expédition. L'une d'elles écrite le 14 juin à 7 heures du soir dit:

« Notre perte est d'environ 300 morts et autant de blessés, mais de blessures graves. Dans le premier nombre se trouvent 4 officiers de la ligne et un officier d'artillerie. Quoique les ennemis n'aient opposé qu'une faible résistance au moment du débarquement des troupes, cependant c'est alors qu'ils nous ont tué le plus de monde; avec leurs longs fusils ils peuvent presque se mettre hors de portée des nôtres; il faut en convenir, les Bédouins se battent mieux qu'on ne s'y attendait, et leur opiniâtreté à nous harceler est très fatigante. »

Sidi-Ferruch, le 17 juin.

Dans les journées du 14, du 15 et du 16, les Arabes ont éprouvé de grandes pertes, mais ils ont bien soin d'enlever les morts.

Les Bédouins sont munis d'un long crochet qu'on peut comparer aux gaffes des canots; c'est avec cet instrument qu'ils saisissent par la ceinture les morts et les blessés, et ils les entraînent avec eux au grand galop. A peine a-t-on pu réussir à leur faire quelques prisonniers qu'on renvoie avec des proclamations.

Un vent d'ouest, qui heureusement n'a duré que quelques heures, a mis la flotte dans un assez grand danger. La baie de Torre-Chica, entièrement ouverte aux vents de l'ouest au nord-est, était sillonnée par des vagues aussi profondes qu'en pleine mer. Les vaisseaux chassaient sur leurs ancres, et il était à craindre qu'ils ne fussent jetés à la côte; heureusement il n'est pas arrivé de malheur. On assure qu'il tarde beaucoup à l'amiral Duperré de pouvoir faire mettre toute la flotte sous voile, pour la retirer d'une baie aussi peu abritée.

Nos soldats ont été bien éprouvés par cette journée; sans tentes et sans abris, ils sont restés à cet orage, recevant la pluie qui, fouettée par le vent, faisait sur leur figure l'impression de grains de grêle.

Du reste, l'exaspération de nos braves est au comble; ils brûlent de se venger des barbares qui commettent chaque jour envers les prisonniers des actes d'une cruauté atroce. Dès qu'un voligeur est surpris, s'il est atteint par un Arabe, celui-ci ne lui donne la mort qu'après la lui avoir fait souffrir mille fois. On a trouvé des membres épars qui avaient appartenu à un cadavre dont la tête avait été coupée récemment. On prétend même qu'une vivandière a eu la tête coupée, malgré l'offre qu'elle fit de racheter sa vie avec l'argent qu'elle avait sur elle. L'Arabe prit l'argent et la tua ensuite.

A l'exemple des anciens Numides, les cavaliers arabes portent un fantassin en croupe, qu'ils vont déposer dans des buissons, d'où ils font une guerre dangereuse à nos éclaireurs. En cas de danger, les mêmes cavaliers viennent les reprendre et les emmènent avec eux au grand galop.

Ce pays n'a rien de sec ni d'aride, comme nous nous l'é-

tions figuré. Beaucoup de cultures, de bouquets d'arbres et de petits vallons rafraîchis par des sources; tous les jardins sont munis de puits à godets, comme en Espagne. C'est même le climat et l'aspect du midi de la Péninsule. Nous ne manquons ni d'eau, ni de vin, ni de rien.

La brigade Achard s'étant séparée du reste de la division pour poursuivre un parti de Bédouins qui harcelait nos derrières, a été attaquée subitement par un corps nombreux de ces Arabes. Les deux régiments, qui s'étaient jetés à la poursuite de ce corps, ont eu à souffrir de plusieurs charges de la cavalerie arabe; mais le reste de la division ayant rejoint la brigade, nos soldats, qui avaient dû battre en retraite d'abord, ont repris l'offensive, et ont remporté sur l'ennemi des avantages marqués. On lui a fait bon nombre de prisonniers, pris beaucoup d'artillerie, et on l'a poursuivi et dispersé bien avant dans les terres.

Un ancien officier français, au service du dey, s'est rendu au camp français. Cet officier a donné des détails importants sur la situation d'Alger et sur ses moyens de défense.

Trois marins prisonniers à Alger sont parvenus à s'échapper, et sont arrivés au camp français, où ils ont été reçus avec des transports de joie difficiles à exprimer.

Un marabout, espèce de prêtre du pays, est venu se constituer prisonnier. On lui a fait visiter tout le camp et on l'a renvoyé ensuite sous l'escorte de quatre gendarmes. On devrait se défier de ces espèces de fanatiques, qui se dévouent souvent pour servir leur patrie en allant exercer chez l'ennemi un espionnage qu'ils peuvent rendre profitable aux leurs.

Une patrouille du 49^e de ligne ayant été en reconnaissance en-deçà du camp s'est rencontrée avec un autre détachement du 35^e de ligne, et comme ces deux petits corps s'étaient cachés derrière d'épaisses bruyères, l'un d'eux a cru que c'était des ennemis qu'il avait devant lui et a fait feu; l'autre a riposté, et ils allaient s'attaquer à la baïonnette, lorsqu'ils ont reconnu leur erreur. Cette aventure ayant été portée à la connaissance de M. de Bourmont, ce général a ordonné d'ôter les coiffes blanches des schakos qui avaient occasionné la méprise.

On a accordé trois décorations: la première au fils de M. de Bourmont, qui est entré des premiers dans la 2^e batterie enlevée d'assaut dans la journée du 16. La deuxième à un simple soldat: il avait reçu cinq blessures en défendant un officier français blessé à mort, dont les Bédouins voulaient couper la tête pour la porter en triomphe au dey qui accorde une récompense pécuniaire à ces sortes de trophées: heureusement on est arrivé à son secours, et on l'a ramené au camp. La troisième décoration a été donnée à un canonier, qui s'est aussi distingué par sa bravoure et son adresse.

L'armée marche sur Alger avec un matériel immense d'artillerie; elle est sur trois colonnes. La garde du camp retranché a été confiée à 3,500 marins.

On dit que M. de Bourmont a envoyé un prisonnier à Alger avec des dépêches pour le dey dans lesquelles il lui annonce que si les malheureux équipages de l'*Aventure* et du *Sylène* étaient massacrés, tous les prisonniers et lui-même un jour seraient massacrés au fil de l'épée, et que la population d'Alger serait décimée.

Outre les 3000 ducats alloués à mademoiselle Sontag pour ses trois concerts à la cour de Varsovie, l'empereur Nicolas, ravi des talents de cette grande cantatrice, lui a fait don d'un fermoir en diamants d'un très grand prix. Mademoiselle Sontag, peu de jours après, a reçu un hommage peut-être plus flatteur encore: le prince royal de Prusse lui a fait l'honneur de danser la *Mazurka* avec elle au bal du prince Adam Cariskrotzy.

OPÉRA FRANÇAIS.

Les représentations de l'Opéra français de la Nouvelle-Orléans commenceront au théâtre du Park, lundi prochain, par *La Dame Blanche* et *Angéline*. On parle avec éloges des nouveaux sujets arrivés dernièrement du Havre et l'on cite surtout une première chanteuse et un jeune premier, tous deux élèves du conservatoire et ayant obtenu des succès à l'Opéra et à l'Opéra-Comique.

Nous aurons du plaisir à revoir nos anciens amis Notaire et Victorin, qui sont à peu près les seuls qui n'aient pas été remplacés.

M. Davis paraît n'avoir épargné ni soins ni dépenses pour assurer à son théâtre la faveur du public; nous regrettons qu'il ait aussi peu de tems à nous donner, et qu'il ait fixé à dix seulement le nombre de ses représentations à New-York.

ALBANY. — Le recensement est achevé. Le nombre d'habitants est de 24,216, savoir: 11,530 hommes blancs, 11,632 femmes blanches, et 1,051 personnes de couleur. Dans cette énumération se trouvent compris 3,199 étrangers. La population en 1820 était de 12,630, et en 1825 de 15,974.

Eaux de Saratoga. — Le nombre de visiteurs arrivés la semaine dernière est évalué de 12 à 1500, et ceux qui résident maintenant dans le village s'élèvent à 2,000 au moins. Dans aucune saison le nombre d'étrangers n'a été aussi considérable. Samedi dernier on n'a pu se procurer des logements nulle part. Plusieurs personnes ont été forcées de chercher un asile hors du village. Ballston Spa dans notre voisinage n'est pas moins fréquenté.

Nouvelle explosion. — Nous annonçons à regret qu'un accident est arrivé hier à bord du bateau à vapeur *Macon*, qui navigue entre ce port et l'île de Sullivan. Vers les 5 heures après-midi, au moment où il allait s'amarrer au quai de l'île, une explosion eut lieu, occasionnée par la fracture du conduit de la vapeur. M. Joseph Bee a été dangereusement blessé, et quatre hommes attachés aux fournaux l'ont aussi été légèrement. Beaucoup de passagers se trouvaient à bord, au moment de l'explosion. Nous apprenons avec plaisir, qu'aucun d'eux n'a été atteint. (Charleston Mercury.)

SCIENCES NATURELLES.

Rochers de corail. — On a supposé long-tems que les rochers de corail dont la base repose sur le lit de l'Océan appartenaient au règne végétal ; mais, depuis, il a été positivement démontré que ces masses énormes devaient leur existence à certaines espèces de polypes. Une partie de l'Angleterre est assise sur des fondemens de cette nature ; le corail fossile se rencontre dans quelques-unes de ses roches détachées, et un grand nombre d'îles entre les tropiques ont pour base des rochers de corail. L'ordre et la régularité avec lesquels ces prodigieux amas de matières solides sont construits, l'apparente faiblesse des moyens que la nature emploie pour parvenir à son but, ne sont pas moins surprenans que l'immense quantité de rochers de ce genre dont on a reconnu l'existence.

L'Océan méridional renferme plusieurs milliers d'îles, notamment dans l'Archipel Indien, et tout autour de la Nouvelle Hollande, qui doivent leur origine à diverses tribus de polypes, telles que les cellopores, les isis, les madrépores, les millepores et les tubipores. Il est incroyable avec quelle rapidité ces animaux exécutent leurs travaux ; on les rencontre en masses considérables dans des lieux où peu auparavant ils étaient inaperçus, et l'on observe que la navigation des mers où ces espèces d'animaux abondent est rendue de jour en jour plus difficile par le nombre infini de récifs qui s'élèvent de toutes parts, et qui formeront avec le tems de nouveaux archipels, et peut-être de grands continens. Ces récifs sont plats à leur sommet, et s'élèvent perpendiculairement. Des officiers de marine qui s'en approchèrent et jetèrent l'ancre à une très-petite distance de leurs bords, ne trouvèrent point de fond à 500 brasses ou 900 pieds de profondeur. Quelle suite intéressante de recherches géologiques n'offrent point les merveilleux progrès de ces masses énormes formées par des zoophytes marins, qui, rangés dans la dernière classe du règne animal, sont cependant les ouvriers qui donnent à la terre sa forme présente !

Aussitôt que le sommet du récif est à fleur d'eau, et qu'il reste à sec à marée basse, les polypes cessent d'élever leur construction ; mais le rocher ne tarde pas à être recouvert d'une couche épaisse de débris de coquillages et de corail, qui bientôt calcinés par la chaleur du soleil, et réunis par le sable calcaire introduit dans leurs interstices, forment une masse solide assez élevée pour n'être submergée que dans les plus hautes marées. De nouveaux débris accroissent la hauteur du récif ; les restes d'animaux marins, mêlés au sable qui s'amoncelle, constituent une espèce de sol où les semences apportées par les flots, ou par le vent, prennent racine et couvrent de verdure la surface blanche et polie du rocher. Des troncs d'arbres, entraînés par les rivières qui découlent des îles ou des continens, terminent leurs longs voyages sur cette plage déserte, apportant de petits animaux, tels que des lézards ou des insectes qui deviennent les premiers habitans de ces îles. Les oiseaux de mer, attirés par l'ombrage des arbrisseaux, y construisent leurs nids, et l'oiseau voyageur, égaré dans sa route, vient y chercher un asile. Lorsque le sol s'est enrichi des débris végétaux des plantes et des arbres, et que l'œuvre de la nature est parvenue à toute sa perfection, l'homme se présente, construit sa hutte et prend en maître possession de ce nouveau monde.

Le capitaine Flinders, dans son Voyage aux terres australes donne une description très-intéressante des rochers de corail qu'il découvrit sur la côte méridionale de la Nouvelle-Galles du Sud. Il débarqua sur l'un de ces rochers, qui était baigné par une eau très-claire ; le sol que l'on apercevait à travers le cristal de ces eaux transparentes avait l'aspect d'un parterre émaillé de fleurs. Des coquillages de toutes espèces, tels que des cornes de cerfs, des têtes de nègres, des feuilles de choux, ou hippocpes, etc., et des champignons de mer, offraient aux regards les nuances les plus vives et les plus variées de vert, de rouge, de jaune, de brun et de blanc, surpassant en éclat les planches de tulipes cultivées par les amateurs les plus recherchés. Les formes du corail, des coquillages et des fungus, n'étaient pas moins variées que leurs teintes ; cependant la splendeur de ce brillant tableau ne déguisait pas entièrement l'état de destruction qui lui avait donné naissance.

La superficie du rocher ne présentait que des débris de corail de diverses espèces ; elle avait en général une teinte grisâtre, de laquelle se détachaient des groupes de têtes de nègres, qui, demeurés à sec, avaient été noircis par le tems. Les flancs du rocher paraissaient beaucoup moins durcis que le sommet, surtout du côté de la mer : l'eau s'y était creusé des réservoirs qui étaient garnis de corail vivace, d'œufs de mer ou microscopiques et de concombres pétrifiés. Un grand nombre de pétoneles était dispersé çà et là sur la surface du rocher ; ils y demeuraient à demi entr'ouverts pendant la marée basse, ou se refermaient avec grand bruit, lançant en gerbes, à trois ou quatre pieds de distance, l'eau qu'ils contenaient ; cette eau et le bruit qu'ils font en se refermant permettent seuls de les distinguer du rocher. Mais il est tems de passer à la description que le capitaine Flinders fait d'une île de corail qu'il trouva sur la même côte, et qui répand beaucoup de lumière sur ces étonnantes créations de la nature.

Cette petite île est entourée de récifs de trois ou quatre milles d'étendue qui la mettent à l'abri des vents du sud-est ; elle a à peine un mille de circonférence, mais elle gagne tous les jours du terrain, soit en étendue, soit en élévation. Il y a très-peu de tems qu'elle devait être encore semblable aux bords de sable de débris de corail et de coquillages que j'apercevais autour de moi : tous étaient dans un état de progression très-marqué ; les uns commençaient à devenir des îles qui étaient encore inhabitables ; d'autres, à peine sortis de l'eau, n'offraient aucune trace de végétation, et plusieurs étaient couverts par la mer pendant les hautes marées.

Quand les animalcules qui construisent des bords de corail au fond de l'Océan cessent de vivre, je présume que leurs corps adhèrent les uns aux autres, soit par l'effet de leur nature glutineuse, soit par quelque propriété inhérente à l'eau de mer ; que leurs interstices se remplissent ensuite de sable ou de corail pulvérisé, et que le tout forme à la longue une masse solide. D'autres races d'animalcules se succèdent, travaillent et meurent comme les premières, jusqu'à ce que leur œuvre soit arrivée à la surface de l'eau. On est frappé de l'in-

stinct merveilleux avec lequel ces petits êtres élèvent des murs perpendiculaires, qui sont presque toujours opposés aux vents dominans, et qui deviennent un abri protecteur pour cette industrieuse colonie. Ces murs sont en général plus élevés du côté de la mer ; ils ont quelquefois plus de 200 brasses de profondeur.

L'eau paraît être indispensable à l'existence de ces petits animaux ; car lorsque le rocher est arrivé au niveau de la mer, ils cessent de travailler, excepté dans des trous placés au-dessous des plus basses eaux. Du sable, des débris de corail et de coquillages entraînés par la mer, s'entassent bientôt sur ces récifs, et les élèvent au-dessus des hautes marées ; mais ces parties n'ont plus entre elles la même adhérence que celles qui forment la base du rocher. Le nouveau banc ne tarde pas à être visité par des oiseaux de mer ; des plantes marines y croissent, le sol se fertilise ; une noix de coco jetée par le hasard germe sur ses bords ; des oiseaux de passage y déposent des graines fécondes. Chaque marée, ou plutôt chaque coup de vent, apporte quelque chose à cette plage nouvelle, une île se forme, l'homme se présente et s'en empare.

La petite île que j'examinais avait fait assez de progrès pour supposer que, depuis bien des années, et sans doute depuis plusieurs siècles, elle était à l'abri des invasions de la mer ; je distinguais cependant, sur le rocher qui formait sa base, du sable, du corail, des coquillages dans un état plus ou moins complet de cohésion, des petits morceaux de bois, des pierres ponceuses et d'autres corps étrangers que le hasard avait mêlés à ces substances calcaires, mais qui n'étaient pas moins reconnaissables à l'œil, et qui avaient si peu d'adhérence au roc, que je parvins, sans beaucoup d'efforts, à en détacher quelques-uns. La partie la plus haute de l'île est entièrement composée de ces substances dans leur état naturel mélangées avec un peu de terre végétale ; elle est couverte de filaos, de quelques autres espèces d'arbres et de buissons, dont les fruits sont la principale nourriture des perroquets, des pigeons et de plusieurs oiseaux de passage. L'île doit sans doute à ces oiseaux les premières traces de la végétation qui l'embellit aujourd'hui.

Découverte de mines de diamans en Russie. — Il n'y a pas long-tems que le produit des mines d'or de la Russie ne montait pas en tout à plus de 40 pud (1,500 liv. avoir du poids), et cette quantité n'était tirée de puits très profonds qu'à l'aide de grandes dépenses et de longs travaux. Qui eût pu prévoir à cette époque que quelques années après on aurait trouvé sur une immense surface de terrain les couches d'or les plus riches, des masses d'or métallique et de platine en quantité bien plus considérable que tout ce qu'a offert jusqu'à ce moment-ci le Nouveau-Monde ? et c'est cependant ce qui est arrivé. La Russie sous ce rapport n'est point au-dessous des contrées les plus privilégiées de l'autre hémisphère, qui semblaient devoir conserver le monopole du précieux métal. C'est la Russie qui la première a frappé des monnaies de platine : elle n'était inférieure à ces contrées que par l'absence du diamant ; elle vient d'acquiescer aussi cet avantage : le premier diamant russe a été trouvé, le 22 juin 1828, sur le revers ouest des monts Oural, dans l'exploitation du sable aurifère de la comtesse Polier, par un enfant âgé de 13 ans, nommé Pawel Popow.

M. Engelhardt, professeur de l'université de Dorpat, qui fit en 1826 un voyage scientifique dans l'Oural, est le premier qui ait appuyé de preuves positives la probabilité de l'existence des diamans en Russie. Il communiqua ses idées, sur ce sujet important, au recteur de l'université, dans une lettre dont un extrait fut publié à cette époque dans le journal de St. Pétersbourg. On y voit entre autres ce passage : « le sable de platine de Nijny-Toura, appartenant à la fabrique de la couronne Kouschna, offre une ressemblance frappante avec celui du Brésil, dans lequel on trouve ordinairement les diamans. Il est composé principalement de galets d'un hydrate de fer (le brauneisenstein des Allemands) et de jaspe, et offre en outre une multitude de petites pierres microscopiques de diverses couleurs, et plus de platine que d'or. Le sable des mines de Nijny-Toura est mélangé de la même manière, et la présence de l'hydrate de fer y est d'autant plus remarquable que c'est dans cette brèche que le diamant du Brésil est incrusté. Ce qui prouve que ces deux minéraux ne se trouvent pas ensemble par hasard, mais comme débris d'une même formation de roches. »

Comme ces couches de sable occupent une étendue de plus de 250 verstes carrés, et qu'elles sont en partie recouvertes de forêts, M. Engelhardt ne put faire aucune recherche particulière sur ce sujet. D'ailleurs les diamans étant mêlés à une grande quantité d'autres petits cristaux ne pouvaient être séparés du sable que par le lavage. M. Engelhardt communiqua ses remarques et l'opinion dans laquelle il était, que ces sables contenaient des diamans, aux directeurs des travaux de Turinski, qui étaient disposés à faire les frais nécessaires pour la découverte du trésor caché dans le sein de la terre. Pensant aussi que l'apparence extérieure du diamant brut devait être peu connue ou même ignorée complètement des employés de ces mines, il les engageait à leur envoyer de St.-Petersbourg quelques diamans bruts qui pussent leur servir d'échantillon dans leurs recherches.

Le comité scientifique des mines de St.-Petersbourg fit imprimer la lettre du professeur Engelhardt dans le 11e numéro du *Journal des Sciences Minéralogiques*. L'année suivante, le ministre des finances donna l'ordre à tous les directeurs des mines du mont Oural et à l'administration des mines de Perm de s'occuper de la recherche des diamans. En 1829, le directeur des mines de Bogaszwsky envoya, dans ce but, une expédition particulière qui ne découvrit pas de diamans, mais bien une des plus riches couches de sable aurifère.

Dans le mois de septembre de la même année le ministre des finances apprit du comte Polier, qui se trouvait alors dans les biens de sa femme, situés sur les monts Ourals, que le baron de Humboldt avait remarqué, en traversant ces montagnes, la ressemblance la plus frappante entre les montagnes de l'Oural et celles du Brésil, et qu'il était persuadé, après beaucoup d'observations et de recherches, que l'Oural doit contenir des diamans. L'opinion d'un naturaliste aussi célèbre et aussi profondément instruit excita vivement

l'attention de tous les directeurs d'exploitations qu'il visita. On examina avec le microscope le sable lavé, dans l'espoir d'y découvrir ces précieux cristaux ; mais durant le séjour du baron Humboldt on ne put en trouver aucune trace sur le côté est de la montagne.

Le comte Polier se sépara de M. de Humboldt qui continuait son voyage, et se rendit dans ses possessions, situées à l'ouest du mont Oural, où il visita, le 23 juin, une exploitation de sable aurifère à vingt-cinq verstes de la manufacture de Biszer. En examinant plusieurs échantillons de sable d'or et de cristaux de quartz qu'on avait recueillis pour lui, il y découvrit le premier diamant de l'Oural. Ce cristal avait la taille même été trouvé par un petit paysan âgé de treize ans, nommé Pawel Popow, en lavant le sable aurifère ; et comme une récompense est donnée à tous ceux qui découvrent un minéral remarquable ou rare, il l'avait donné à l'inspecteur qui n'y ayant rien vu de particulier l'avait jeté parmi les autres cristaux. Trois jours après, un autre enfant en découvrit un second, et enfin un troisième dont le poids était supérieur à celui des deux premiers réunis. Depuis on a trouvé, d'après le rapport du comte Polier, d'autres diamans qui, au jugement des connaisseurs, ne sont, sous aucun rapport, inférieurs à ceux du Brésil.

On doit croire que cet heureux résultat engagera tous les individus qui s'occupent du lavage des sables aurifères, à s'occuper spécialement de la recherche des diamans, et que par là une nouvelle source de richesses peut être ouverte à la Russie, qui renferme encore tant de trésors inconnus.

STATISTIQUE.

APERÇU STATISTIQUE DES PAYS-BAS.

L'étendue du territoire des Pays-Bas est de 6,198,137 hectares de deux ares et demi chacun ; sa population est comparativement plus grande que celle de la France, de la Grande-Bretagne et de la plupart des états de l'Europe ; elle s'élevait, en 1826, à 6,088,300 âmes, ce qui donne 9,822 habitans à chaque miriamètre carré de 10,000 hectares, ou un homme pour chaque hectare. Les rapports publiés la même année en Angleterre et en France montrent que la population de la première ne s'élevait qu'à 6,930 âmes par myriamètre, celle de la seconde à 5,000.

L'agriculture a toujours été une des principales branches de richesse de ce pays, tant par l'abondance de ses produits que par leur variété. Le froment y produit 32 boisseaux sur 2 de semaille, tandis qu'en Angleterre, malgré la plus grande fertilité du sol et la supériorité de ses instrumens de labourage on récolte à peine 8 à 10 grains pour un. Les récoltes des provinces méridionales excèdent de beaucoup les besoins de leurs habitans ; mais comme les provinces du nord sont en grande partie couvertes de pâturages et de jardins, le royaume des Pays-Bas est souvent obligé de recourir à l'importation des blés étrangers. On fait monter le total des capitaux employés à l'agriculture à la somme de 10,395,680,000 fr. ; leur produit annuel est évalué à 400,761,333 fr.

Le gouvernement hollandais protégeant de tous ses moyens les manufactures nationales, a eu recours, comme la plupart des autres gouvernemens de l'Europe, à la publication de tarifs qui, dans les Pays-Bas, sont d'ailleurs moins prohibitifs que chez la plupart des nations voisines. Les capitaux employés à l'industrie manufacturière s'élèvent, dans les Pays-Bas, à une somme de 675 millions de francs par an, dont le tiers représente le bénéfice de la main-d'œuvre et des capitalistes. On compte 90,000 artisans dont le salaire, à raison de 1½ fr. par jour s'élève à 40,300,000 fr. par an : en déduisant cette somme du tiers du capital entier, le profit net des manufacturiers peut être évalué à 184,000,000.

Quoique le manque de documens officiels ne nous permette pas de rendre compte de l'état du commerce des Pays-Bas avec toute l'exactitude qu'exige cet objet important, nous avons des raisons de supposer qu'il met en mouvement de 225 ou 230 millions de francs. Il résulte des rapports officiels publiés en 1827 qu'il entre dans les ports du pays environ 10,000 vaisseaux par an, n'évaluant chacune de leurs cargaisons qu'à 40,000 fr. Les capitaux mis en circulation par le commerce maritime seul s'élèveraient à 400 millions. Le commerce par terre avec l'Allemagne et la France étant estimé en 1824 à 152,082,000 fr., le commerce extérieur en général pourrait être évalué à 560 millions de frs. Il résulte de ce calcul que les produits de l'agriculture et de la pêche peuvent être portés à 1,287,598,183 fr., les manufactures et mines à 708,750,000 fr., le commerce tant extérieur qu'intérieur à 860,580,000 fr., total 2,856,928,183 fr.

Le budget décennal expiré en 1827 offre le moyen le plus aisé de déterminer l'état des finances du pays, et particulièrement celui des contributions payées par la nation pour le maintien du gouvernement et des besoins du pays en général. Il résulte de ce budget que le terme moyen des taxes payées par chaque individu s'élève, dans les Pays-Bas, à 31 f. 27½ c. tandis que celles payées en France sont de 31 f. 92½ c. et celles payées en Angleterre, de 95 f. 61 c. par tête.

Le terme moyen de la dépense publique est de 211,910,731 f. par an.

Les forces de terre y sont dans la proportion d'un soldat sur 142 habitans. L'armée compte par conséquent 42,000 combattans.

La marine se compose de 93 bâtimens de guerre, qui portent ensemble 720 canons et 4,314 matelots.

Si l'on peut juger par les productions de la presse du degré de civilisation d'un état le royaume des Pays-Bas nous présente, sous ce rapport, l'aspect le plus satisfaisant. Le nombre des feuilles de papier imprimées à Bruxelles seule, qui, en 1815 n'était que de 4,650,000, s'est élevé, en 1828, à 12,600,000. La presse périodique est non moins abondante ; elle répand, dans les Pays-Bas, 21,900,000 feuilles par an, sans parler des journaux littéraires et scientifiques. Le nombre des mêmes feuilles s'élève à 25,684,000 en Angleterre et à 26,420,000, en France ; d'où il résulte qu'il circule dans les Pays-Bas 60,000 feuilles par jour, 72,380 en France, et 70,370 en Angleterre ; ce qui donne pour le premier pays 1

feuille sur 100 personnes, pour la France, 1 sur 137, pour l'Angleterre 1 sur 184.

En 1826, sur 3,938 communes, 684 seulement ou un sixième, étaient sans écoles; tandis qu'en France les deux tiers des communes en sont dépourvus; dans ce dernier pays, la proportion des enfans qui fréquentent les écoles est de 100 sur 2,019 habitans; elle est, dans les Pays-Bas de 100 sur 947. Il faut remarquer que les moyens d'instruction sont beaucoup plus nombreux dans les provinces du nord que dans celles du Midi. Les universités sont également dans l'état le plus florissant, et on comptait en 1826, dans les six universités du royaume, 2,752 étudiants.

Les colonies agricoles sont, de tous les établissemens de bienfaisance qui existent dans les Pays-Bas, ceux qui méritent surtout de fixer l'attention; les premières de ces colonies furent établies, en 1819, à Frédériksoord, dans la province de Drenthe, qui est la moins peuplée du royaume. Le nombre des colons s'y élevait, à la fin de 1828, à 7,614. Des colonies semblables, établies plus tard dans les provinces du Midi, nourrissent déjà, en 1828, plus de 1000 pauvres. L'établissement de ces colonies est une des améliorations les plus salutaires de notre époque; elles offrent des moyens d'existence à l'excédant de la population qui, loin de tomber à charge à l'état, devient une classe utile en cultivant les terres destinées à la nourrir.

Nous avons vu qu'avec une industrie florissante, avec des établissemens d'éducation et des institutions pour l'extinction de la mendicité aussi bien organisées, les Pays-Bas renferment, plus que tout autre pays, les germes qui avec le temps doivent nécessairement améliorer la moralité d'une nation, les documens officiels nous prouvent néanmoins que le nombre des délits qui s'y commettent n'est pas moins grand que dans les autres pays. Le nombre des personnes traduites dans le courant de l'année 1821, devant les différentes cours de justice, a été de 1 sur 4,383, nombre qui égale presque la proportion existante en France, qui est de 1 sur 4,151. En comparant le nombre des crimes de ces deux pays, il faut établir une différence entre les crimes contre les personnes et ceux contre la propriété. Sur 100 accusés, on ne comptait dans les Pays-Bas, en 1826, que 22 prévenus de crimes contre les personnes, tandis que leur nombre s'élevait en France à 28. Les grands crimes tels que meurtre, empoisonnement sont dans la proportion de 1 à 16; mais si l'on considère que la population des deux pays est dans la proportion de 1 à 5, il en résulte que les grands crimes sont trois fois plus nombreux en France que dans les Pays-Bas. L'entretien des prisons coûtait, en 1824, dans les Pays-Bas, 2,500,000 fr., ce qui suppose une taxe de 41 c. par chaque habitant: cette somme est, comparativement, plus grande qu'en France, où l'entretien des prisons coûte 11,000,000 fr. par an, ou 33 c. par chaque individu.

Les détails que nous venons de donner, et qui en partie sont extraits des ouvrages de statistique de M. Anetelot, astronome à Bruxelles, suffisent pour démontrer qu'il y a peu de nations qui renferment un plus grand nombre d'éléments de prospérité que les Pays-Bas. Un sol fertile cultivé, des mines abondantes de fer et de charbon, des manufactures florissantes, dont plusieurs produits l'emportent sur les produits des fabriques les plus renommées des autres pays; un commerce étendu, une grande quantité de capitaux employés à la construction des routes, des canaux, et un grand nombre d'ouvrages d'utilité publique; une population nombreuse, parmi laquelle l'aisance est répartie d'une manière plus égale que dans beaucoup d'autres états, des établissemens d'éducation dont les bienfaits se font sentir dans toutes les classes de la nation; des institutions de bienfaisance bien administrées dont le but est non-seulement de soulager les indigens, mais de les faire entièrement disparaître; une dette nationale modérée: tels sont les symptômes qui attestent un degré de prospérité peu commune, et qui assureront au royaume des Pays-Bas une existence aussi heureuse que brillante, si son gouvernement, mal conseillé, n'arrête pas lui-même, par des mesures arbitraires, le mouvement progressif qu'il avait lui-même communiqué à la nation.

LITTÉRATURE.

ORIGINES DES ROMANS DE WALTER SCOTT, INDIQUÉES PAR LUI-MÊME.

La Fiancée de Lammermoor.

Walter Scott fait publier en ce moment sous ses yeux une édition complète de ses œuvres, qu'il enrichit de notes. La partie la plus curieuse de cette publication sera sans contredit celle où l'auteur se plaît à découvrir lui-même à ses lecteurs les sources où il a puisé quelques unes des scènes les plus pittoresques de ses romans. Nous trouvons dans un journal anglais l'origine de la *Fiancée de Lammermoor*, telle que Walter Scott la donne dans un des volumes qui s'impriment en ce moment; voici son récit:

L'auteur, une première fois, se défendit d'indiquer de quelle source il avait tiré le tragique sujet de sa *Fiancée de Lammermoor*, parceque, malgré l'éloignement des tems, la chose aurait pu déplaire aux descendants des parties intéressées. Mais depuis il a trouvé un double récit de tous ces événemens dans les notes du *Mémorial des lois*, par son ingénieux ami M. Charles Kirkpatrick, esq., et dans sa réimpression des poèmes du révérend M. Symson, à la suite de la description du Galloway; et comme dans ces deux ouvrages on donne ce récit comme l'original de la *Fiancée de Lammermoor*, l'auteur se sent libre maintenant de raconter l'histoire telle qu'il l'a apprise par ses liaisons avec des amis qui vivaient presque dans ce tems-là, et avaient été intimement liés avec la famille de la fiancée.

La famille Dalrymple, qui pendant deux siècles a donné à l'Ecosse tant d'hommes distingués dans tous les genres, dut sa première illustration à James Dalrymple, un des plus grands légistes qui aient jamais existé; malheureusement ses

puissans talens eurent à s'exercer sur un sujet bien borné, la jurisprudence de l'Ecosse: mais sur ce sujet il a composé un admirable ouvrage.

J. Dalrymple avait épousé Marguerite Ross de Barneil, femme habile, entreprenante et si heureuse dans toutes ses entreprises que le peuple qui n'aimait ni sa famille ni son mari, imputait tous ses succès à des arts magiques. Suivant une tradition populaire la dame Marguerite avait obtenu du maître qu'elle servait la prospérité temporelle de sa famille à une condition singulière, et que l'historien d'un de ses petits-fils, le grand comte de Stair, fait connaître en ces termes: « Elle » vécut dans un âge fort avancé. Près de mourir elle souhaita » que son corps ne fût point enseveli sous terre, mais que sa » bière fût posée debout, promettant qu'aussi long-tems que » son corps resterait dans cette position la famille Dalrymple » se maintiendrait en prospérité. Je ne puis dire quels étaient » les motifs de la vieille dame pour faire une pareille demande, » et je ne saurais même assurer qu'elle ait fait la promesse » que nous venons de dire; mais ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui encore on peut voir sa bière placée tout debout » dans l'aile de l'église de Kirkliston, où est la sépulture de » cette famille. »

Les talens de cette famille distinguée étaient une raison suffisante pour expliquer comment les honneurs et les dignités avaient été le partage de plusieurs de ses membres, sans qu'ils eussent employé aucun moyen surnaturel. La prospérité des Dalrymple fut longue, mais elle fut troublée dès le principe par des malheurs de famille fort extraordinaires.

Miss Janet Dalrymple, fille du premier lord de Stair et de dame Marguerite Ross, avait contracté avec lord Rutherford une liaison ignorée de ses parens, et qu'ils n'eussent point approuvée, en raison du peu de fortune du jeune lord et à cause des principes politiques qu'il professait. Cependant les deux amans s'étaient donné mutuellement leur foi, et en signe de cet engagement ils avaient rompu ensemble une pièce d'or. On ajoute même que la jeune fille appela sur sa tête les malheurs les plus terribles si jamais elle était infidèle à ses sermens. Peu de tems après, un jeune homme favorisé par lord Stair et encore plus par lady Marguerite se présenta pour être l'époux de miss Janet. Celle-ci refusa; et pressée de faire connaître les motifs de son refus, elle avoua l'engagement qu'elle avait contracté secrètement. Lady Stair, en femme accoutumée à voir tout fléchir devant sa volonté, car son mari même n'osait la contrarier, traita cet obstacle comme une bagatelle, et ordonna positivement à sa fille d'accepter pour époux le nouveau prétendant, David Dunbar, fils et héritier de David Dunbar de Baldoon, dans le Wigtonshire. Le premier amant de la demoiselle, homme d'un esprit fier et ardent, écrivit pour s'opposer à cette union, et réclama le droit qu'il avait acquis par l'échange des gages d'amour qui avait eu lieu entre lui et miss Janet Dalrymple. Lady Stair lui répondit que sa fille, sans tant qu'elle avait manqué à ses devoirs en s'engageant à l'insu de ses parens, avait rétracté un serment illégitime, et refusait de remplir l'engagement contracté envers lui.

L'amant refusa en retour de recevoir une pareille réponse de qui que ce fût autre que sa maîtresse en personne. Lady Stair, sachant qu'elle avait affaire avec un homme d'un esprit résolu et d'une condition trop élevée pour le traiter légèrement, fut obligée de consentir à une entrevue entre lord Rutherford et sa fille; mais elle eut soin d'y être présente en personne, et discuta la validité de l'engagement avec une fermeté égale à celle de l'amant désappointé et irrité d'une pareille chichane. Elle appuya particulièrement sur la loi lévitique, qui déclare qu'une femme sera dégagée d'un serment désapprouvé par ses parens.

Pendant que la mère argumentait ainsi, l'amant conjurait en vain la demoiselle de déclarer son opinion et ses sentimens. Et celle-ci resta comme accablée: elle gardait le silence, pâle et immobile comme une statue. Seulement, à l'injonction sévère que lui en fit sa mère, elle retrouva assez de force pour rendre à lord Rutherford le morceau de la pièce d'or brisée, en signe de fiançailles. A cette vue, l'amant irrité laissa éclater son courroux, prit congé de la mère en l'accablant de malédictions, et en sortant de l'appartement, il se retourna pour dire à sa faible, sinon infidèle maîtresse: « Quant à vous, madame, vous serez une merveille du monde, » phrase par laquelle celui qui la prononce veut ordinairement annoncer quelque malheur extraordinaire. Il quitta son pays et n'y revint plus. Si c'est le dernier lord Rutherford qui fut le héros de cette aventure, ce doit avoir été le troisième de ce nom, qui mourut en 1685.

On célébra alors le mariage de miss Janet Dalrymple avec David Dunbar de Baldoon, la fiancée ne montrant aucune répugnance, mais obéissant d'une manière totalement passive aux ordres ou aux avis de sa mère.

Le jour de la cérémonie, qui, selon l'habitude, avait attiré un grand concours de parens et d'amis, elle se montra exactement la même, triste, silencieuse et en apparence résignée à son sort. L'un des frères de miss Janet, alors à peine dans l'adolescence, qui conduisait sa sœur en croupe pour se rendre à l'église, sentit que la main qu'elle passait autour de lui pour se maintenir à cheval était froide et glacée comme le marbre. Mais alors tout enivré de son costume neuf et du rôle qu'il jouait dans la cérémonie, il ne fit pas beaucoup d'attention à cette circonstance; mais depuis elle devint pour lui un souvenir amer, et il en avait fait part à une proche parente, qui communiqua à son tour le fait à l'auteur.

Un bal termina la fête. Le nouveau couple s'était retiré, quand tout-à-coup un cri perçant se fit entendre dans la chambre nuptiale. Pour éviter de grossières plaisanteries que les habitudes d'alors sanctionnaient sans doute, il était d'usage, en ce tems, de remettre la clef de la chambre au garçon d'honneur. On alla donc vers lui pour avoir cette clef. D'abord il la refusa, mais les cris devinrent bientôt si terribles, qu'il fut obligé de se rendre avec les autres personnes vers le lieu d'où ils portaient, pour en apprendre la cause. En ouvrant la porte ils trouvèrent le nouvel époux dangereusement blessé, étendu en travers de la porte, et baigné dans son sang. On chercha alors la mariée. On la trouva tapie dans le coin d'une vaste cheminée, n'ayant d'autre vêtement que sa chemise tout ensanglantée. Lorsqu'on s'approcha d'elle, elle se mit à sou-

grimer et de contorsions; en un mot, elle avait totalement perdu la raison. Les seuls mots qu'elle prononça furent, « emportez votre gentil fiancé. » Elle ne survécut que quinze jours au plus à cette scène horrible. On l'avait mariée le 24 août, et elle mourut le 12 septembre 1669.

L'infortuné Dunbar guérit de ses blessures, mais il interdit sévèrement toute question tendant à découvrir la manière dont il les avait reçues. Si c'est une dame, dit-il, qui me fait une demande à cet égard, je ne lui répondrai pas, et ne lui parlerai de ma vie; si c'est un homme, je regarderai son indiscrétion comme une offense mortelle, et je lui en demanderai raison. Il ne survécut pas long-tems à cette affreuse catastrophe: une chute de cheval qu'il fit entre Leith et Holyrood causa sa mort, le 28 mars 1682. Ainsi, en quelques années, les principaux acteurs de ce drame effroyable ont disparu de la scène du monde.

On a fait plusieurs versions de cette affaire mystérieuse; beaucoup sont inexactes, quoiqu'on ne puisse les accuser d'exagération. On ne connaissait guère alors en fait d'histoire de familles écossaises que celle des classes inférieures. Souvent il se passait dans ces lieux d'étranges événemens dont la loi ne recherchait pas très-scrupuleusement la cause.

Le crédule M. Law dit en termes généraux que le président avait une fille qui, au moment qu'elle entra dans le lit nuptial, fut enlevée à son époux par des esprits (sans doute) qui la traînèrent par toute la maison, et mourut bientôt après. Une autre fille, dit-il, fut possédée du démon.

Mon ami, M. Sharpe donna une autre édition de ce conte. Selon les renseignemens qui lui sont parvenus, ce fut l'époux qui blessa sa jeune épouse; d'après cette nouvelle version, le mariage s'était fait contre le gré de la mère, dont le consentement avait été donné en ces mots d'un funeste augure: « Epousez-le, mais bientôt vous vous en repentirez. »

Il est inutile d'indiquer au lecteur intelligent que toute la sorcellerie de la mère consistait dans l'ascendant d'un esprit ferme sur une âme faible et mélancolique, et que la dureté avec laquelle elle fit sentir sa supériorité à sa malheureuse fille dans une circonstance si délicate avait réveillé celle-ci au désespoir, puis l'avait conduite à la folie. C'est en partant de ce point que l'auteur a cherché à expliquer cette histoire. Quelque ressemblance que l'on puisse supposer entre lady Ashton et la célèbre dame Marguerite Ross, le lecteur ne doit pas supposer qu'on ait eu aucune idée de faire le portrait du premier lord vicomte Stair en peignant le rusé et ignoble sir William Ashton. Lord Stair, quelles que fussent ses mœurs, était certainement un des premiers hommes d'état, un des premiers légistes de son époque.

Quelque amateur de localité a bien voulu voir *Fast-Castle* dans le château imaginaire de *Wolf's Crag*. L'auteur ne se sent pas le pouvoir de juger de la ressemblance qui existe ou n'existe pas entre une scène réelle et une scène imaginaire, car il n'a jamais vu *Fast-Castle* de la mer. Mais on voit des forteresses semblables construites, comme les nids de l'orfraie, sur la pointe de rochers ou de promontoires, et l'on ne peut nier que *Fast-Castle* ne ressemble à *Wolf's Crag* autant que toute autre construction de ce genre; d'un autre côté, la proximité de ce château de la chaîne des montagnes de Lammermoor semble donner quelque probabilité à la comparaison.

Nous ajouterons seulement que selon quelques versions de cette histoire, la mort malheureuse du jeune époux, suite d'une chute de cheval, a été aussi le partage du non moins malheureux amant.

POÉSIE.

LE GÉNIE DANS L'OBSCURITÉ.

Le souffle inspirateur qui fait de l'âme humaine
Un instrument mélodieux,
Dédaigne des palais la pompe souveraine:
Que sont la pourpre et l'or à qui descend à peine
Des palais rayonnans des cieux?

Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,
Sur la cabane des pasteurs,
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,
Et couvre en souriant un glorieux mystère
Dans un berceau mouillé de pleurs!

C'est Homère endormi, qu'une esclave sans maître
Réchauffe de son seul amour;
C'est un enfant chassé de l'ombre de son hêtre,
Qui pleure les chèvreaux que ses pas menaient paître,
Et qui sera Virgile un jour!

C'est Moïse flottant dans un berceau fragile
Sur l'onde, au hasard des courans,
Que l'éclair du Sina visite entre cent mille
Pendant qu'il fend le marbre ou qu'il pétrit l'argile
Pour la tombe de ses tyrans!

Ainsi l'instinct caché dans la nature entière
Mûrit pour l'immortalité
La perle au fond des mers, l'or au sein de la pierre,
Le diamant dans l'ombre où languit sa lumière,
La gloire dans l'obscurité!

La gloire, oiseau divin, phénix né de lui-même,
Qui vient tous les cent ans, nouveau,
Se poser sur la terre et sur un nom qu'il aime,
Et qu'on y voit mourir ainsi que son emblème,
Mais dont nul ne sait le berceau!

Ne t'étonne donc pas qu'un ange d'harmonie
Viennne d'en haut te réveiller,
Souviens-toi de Jacob! Les songes du génie
Descendent sur des fronts qui n'ont dans l'insomnie
Qu'une pierre pour oreiller!

Moi-même, plein des biens dont l'opulence abonde,
Que j'échangerais volontiers
Cet or dont la fortune avec dédain m'inonde
Pour une heure du tems où je n'avais au monde
Que ma vigne et que mes figuiers!

Pour ces songes divins qui chantaient dans mon âme,
Et que nul or ne peut payer,
Pendant que le soleil baissait, et que la flamme
Que ma mère allumait ainsi qu'une humble femme
Éclairait son étroit foyer !

Et qu'assis autour d'elle à la table de hêtre
Que nous préparait son amour,
Nous rendions grâce à Dieu de ce repas champêtre,
Riche des simples fruits que le champ faisait naître,
Et d'un pain qui suffit au jour !

ALPHONSE DE LAMARTINE.

MÉLANGES.

QUELQUES DÉTAILS SUR L'ETNA.

ÉRUPTION DE 1669. — ÉTAT DU CRATÈRE EN 1824.

Une éruption nouvelle vient d'avoir lieu en Sicile. Si ce qu'en disent des lettres particulières est exact, cette éruption a dû être terrible. On parle en effet de cendres portées par le vent jusqu'à Florence et même jusqu'à Turin. En attendant quelque chose de plus positif, nous avons pensé qu'un petit nombre de détails sur l'Etna, ses éruptions et la situation de ses principaux cratères en 1824 offriraient un certain intérêt. De plus savantes observations pourront venir ensuite.

Long-temps on a cru l'Etna la plus haute montagne de l'Europe, et Brydone, voyageur anglais, qui écrivait en 1770, ne hasardait qu'avec timidité le soupçon que le Mont-Blanc pourrait bien être plus élevé. L'Etna n'a pourtant que 10,200 pieds; c'est-à-dire plus de 4000 pieds de moins que le Mont-Blanc, mais il frappe bien plus vivement l'imagination. C'est du niveau de la mer qu'il part en effet, et de mille points de la côte l'œil l'embrasse tout entier. Les monts qui l'entourent sont d'ailleurs peu élevés, et le grandissent au lieu de le rapetisser par la comparaison. Je ne connais pour moi rien de plus beau, rien de plus imposant que cette énorme montagne d'une forme si régulière, d'une structure si hardie, qui, couverte à sa base d'une admirable végétation, porte au milieu deux ceintures, l'une de forêts, l'autre de neige que surmonte une tête toujours fumante; je ne connais rien de plus curieux que les monts secondaires qu'elle a produits, que les larges fleuves de lave noire qu'elle a de tous côtés lancés à travers la campagne. Vrai nain à côté de l'Etna, le Vésuve lui-même n'en saurait donner une idée. Au Vésuve, d'ailleurs, c'est presque que toujours dans le cône supérieur que s'opère tout le travail. Ce cône ressemble à un vase qui, une fois vidé par une éruption, va sans cesse s'emplantant jusqu'à ce qu'il déborde et se vide de nouveau. L'Etna procède autrement, et son cône supérieur se déchire rarement. Plus de fumée seulement et un plus grand bruit au sommet annonce chaque éruption, mais sans que rien fasse pressentir où cette éruption pourra se manifester. Tout à coup sur un point quelconque de la base, et souvent à une assez grande distance du cône, la terre s'entrouvre, engloutissant tout ce qui la couvrait. Des maisons, des villages entiers disparaissent, et des torrents de feu, de cendres et de pierres sont violemment poussés au-dehors. Ils s'accumulent, s'entassent, et un mont nouveau, un cône se trouve formé qui, pendant quelques jours, vomit lui-même des débris enflammés. Enfin le volcan semble s'apaiser, et s'apaise en effet; mais c'est le moment le plus redoutable pour toute la contrée. Privées de la force nécessaire pour jaillir jusqu'au sommet, les matières brûlantes se fraient un passage à la base, et un fleuve épais et rouge commence à couler lentement. Il y a peu de danger pour l'homme; car, se refroidissant à mesure qu'il avance, ce fleuve ne fait guère plus d'une demi-lieue par jour; mais malheur aux champs, malheur aux villes ou aux villages qu'il trouve sur son chemin. Il n'est point d'obstacle qui lui résiste, point de force qui l'arrête. C'est d'ailleurs vers la mer qu'il marche d'ordinaire, et là vient expirer sa fureur. Mais avant d'y arriver, que de circuits, que de détours! Qu'il rencontre une colline, et il se divise s'il ne peut la franchir; un terrain creux, et il s'y étend comme un lac avant de continuer sa route. Cette épouvantable promenade dure souvent plusieurs mois.

Telles sont les éruptions de l'Etna. Telles du moins elles se présentent à des yeux moins exercés que curieux. On doit concevoir maintenant quelles traces affreuses ces éruptions laissent dans tout le pays. Tandis que le Vésuve reste solitaire, autour de l'Etna se groupe une multitude d'enfants qui attestent sa terrible puissance. Tandis que la lave du Vésuve ne sort guère de quelques vallons supérieurs, la lave de l'Etna sillonne les contrées les plus basses, et serpente à travers les terres les plus fertiles. Il est des coulées qui ont jusqu'à une lieue de large et trois cents pieds de hauteur. Quand on les voit d'un point élevé, on dirait un fleuve d'encre subitement congelé; quand on les rencontre sur son passage, de hautes murailles inégales, crevassées, calcinées; quand on s'y promène, une roche dure et noire tout hérissée de pointes. Mais le tems enfin amollit cette roche et la prépare pour la végétation; si quelques parties restent lisses et pelées, d'autres laissent germer des plantes vigoureuses. Plus tard la main de l'homme s'en empare, et des arbres s'y plantent, des champs s'y cultivent, des jardins s'y forment, des maisons s'y bâtissent. Il n'est point alors de terrain plus riche, de végétation plus brillante. Toutes les laves d'ailleurs ne sont point également arides. Ainsi la lave de 1669 est encore noire et nue presque comme le premier jour; tandis que des laves plus jeunes commencent à se parer. La lave de 1538 est plus aride encore que celle de 1669. Celle, au contraire, qui, il y a sept ou huit cents ans, combla le port d'Ulysée et refoula la mer jusqu'à trois milles de distance, est maintenant le jardin le plus frais et le plus productif du pays. Singulier contraste que celui de ce mont sans cesse menaçant et de ces campagnes si riantes! Partout des forêts d'arbres et d'arbustes aux feuillages luisants et nuancés; d'épais tapis de plantes et de fleurs qui recouvrent jusqu'aux misérables murs de lave par lesquels sont divisés les champs et les jardins; des maisons à demi volées sous la sombre verdure de l'olivier, ou ne se montrant qu'à travers des bosquets d'orangers chargés de fleurs et de fruits; un air embaumé; une population belle, vigoureuse,

contente, et tout cela sur un sol de scories, de cendres et de laves; tout cela avec le sommet fumant de l'Etna derrière soi et tout autour des coulées encore noires et pelées.

On compte onze éruptions célèbres de l'Etna avant notre ère, et soixante-cinq depuis. Les plus terribles ont été l'éruption de 1169, qui renversa toutes les maisons de Catane, Lentini et Syracuse; l'éruption de 1329, qui, de quatre énormes cratères, lança à la fois quatre torrents de lave; l'éruption de 1381, qui combla le port de Catane; l'éruption de 1537, qui, accompagnée d'un tremblement de terre, ébranla toute la Sicile et jusqu'à la Calabre; les éruptions de 1634 et 1636, qui, à vrai dire n'en forment qu'une, puisque de la première à la seconde, pendant une période de dix-huit mois, un torrent de lave ne cessa de couler; l'éruption de 1669, qui engloutit une partie de Catane; l'éruption de 1693, par laquelle Catane fut entièrement renversée; l'éruption de 1766, où quatorze nouveaux cratères s'ouvrirent en même tems; l'éruption de 1780, qui précéda de trois ans et prépara le célèbre tremblement de terre de 1783; les éruptions de 1787, 1792, 1797, 1798, 1799, 1800, qui, se suivant à de si courts intervalles, firent craindre l'entière destruction du pays; les éruptions enfin de 1805, 1811, et 1819. De toutes ces éruptions, il n'en est aucune à laquelle ne se rattachent d'effroyables souvenirs et de tristes particularités; mais peut-être l'éruption de 1669 efface-t-elle toutes les autres. C'est à Nicolosi, village riche et populeux, qu'après deux jours d'obscurité complète, d'effrayantes détonations et de secousses multipliées, un gouffre s'ouvrit d'où le mont, connu aujourd'hui sous le nom de Monterossi, s'élança. Ce gouffre, qui plusieurs fois changea de place et de forme, eut un moment quatre lieues de long sur cinq à six lieues de large, et pendant quelques jours, il en sortit des amas énormes de cendres et de sable. Enfin, au pied du nouveau mont, une large ouverture se fit, ouverture que l'on voit encore, et d'où la lave enflammée prit son cours vers Catane. Frappés de stupeur, les Catanéens ne voulurent pas du moins être vaincus sans combattre. Quand il fut certain que le torrent les menaçait, ils se portèrent à sa rencontre, et là, munis de pioches et de pelles, essayèrent, en élevant une colline artificielle, de lui imprimer une autre direction; mais la lave alors eût ruiné d'autres pays. Ceux qui les habitaient se rassemblèrent donc de leur côté, et vinrent les armes à la main s'opposer aux progrès des Catanéens. On se battit au pied du fleuve de feu qui, cause du combat, poursuivait lentement et irrésistiblement son chemin; on se battit avec toute la fureur que donne un grand danger. Spectacle unique, guerre civile sans exemple! Les Catanéens furent vaincus, et, sans plus de résistance, la lave continua. Enfin, après beaucoup de jours de marche, elle arriva devant les murs de la ville. Mais ces murs étaient hauts et solides; et, refroidie, la lave n'avait plus la force de les jeter à bas. Elle se grossit donc, monta, et, quand elle eut atteint le sommet, se précipita en cascade de feu dans la ville. Étrange destin de Catane, de cette ville si souvent ravagée et détruite! Dans le seizième siècle, une éruption, lançant loin en mer une coulée de lave, lui donna une jetée qu'en vain elle avait essayé de construire; dans le dix-septième, une seconde éruption l'ensevelit en partie, combla son port, et fait disparaître le fleuve qui la traversait. Cependant Catane existe toujours, et chaque fois se rebâtit plus belle et plus régulière: de tems en tems seulement un amateur des arts perce la lave, et, à 40 ou 50 pieds, retrouve des débris d'églises et de palais.

Avant l'éruption qu'on annonce, celle de 1819 était la dernière éruption bénigne, et qui, pour parler comme les gens du pays, ne dura que six semaines environ. Cette éruption d'ailleurs n'eut lieu que dans les parties élevées et désertes de la montagne. Sur la plate-forme qui sert de piédestal au grand cône, et assez près des ruines informes que si ridiculement on appelle la tour d'Empédocle, un cratère s'ouvrit, d'où la lave prit son cours vers une vallée désolée. Elle tourna là et retourna, forma des collines et des vallons, mais n'en sortit point et respecta la zone habitée. C'est cinq ans après, en 1824, que celui qui écrit cet article visita la Sicile et monta jusqu'aux cratères supérieurs de l'Etna. Ce jour-là, par malheur, le vent était furieux et la fumée étouffante. Je ne vis donc qu'un gouffre énorme d'une lieue de tour environ, à rebords inégaux et déchirés, et où des tourbillons de fumée empêchaient l'œil de plonger. Mais voici, d'après des renseignements certains, quel était alors l'état du grand cratère. Au fond du gouffre, à peu de distance, s'étendait un plancher, espèce de croûte que les matières qui bouillonnaient au-dessous avaient soulevée dans quelques endroits et déchirée dans d'autres. Deux cônes ainsi s'y étaient formés, et un trou oblong, irrégulier, sans fond. C'est par ces trois soupoux que depuis 1816 les matières n'avaient cessé de s'échapper. La croûte avait donc eu le tems de se durcir, et par un tems calme on y pouvait descendre. C'est ce qu'avait fait plus d'une fois le savant de qui je tiens ces détails.

Tel était, même après l'éruption de 1819, le grand cratère de l'Etna. Un énorme vide au sommet du cône, puis au fond un plancher avec deux autres petits cônes et un gouffre de forme irrégulière. Maintenant qu'est devenu tout cela? On cite dans le seizième siècle une éruption où le grand cône lui-même s'enfonça tout entier dans le sein de la montagne. Il est peu probable qu'il en soit ainsi cette fois; mais du moins les petits cônes intérieurs et le gouffre auront-ils changé de forme ou de place? Au reste, ce n'est que dans quelques mois que notre curiosité sera satisfaite; car les éruptions de l'Etna durent long-tems; et qui serait parti de Paris, quand la première nouvelle en est arrivée, eût pu arriver à tems en Sicile. Il est singulier qu'un tel spectacle ne tente pas quelques uns de nos savants. L'éruption même terminée, leur voyage serait loin d'être perdu.

MÉMOIRES DE CONSTANT.

On a dit que Sa Majesté prenait beaucoup de tabac, que, pour en prendre plus vite et plus souvent, elle en mettait dans une poche de son gilet, doublée de peau pour cet usage; ce sont autant d'erreurs: l'empereur n'a jamais pris du tabac que dans ses tabatières, et quoiqu'il en consommât beaucoup, il n'en prenait que très-peu. Il approchait sa prise de ses narines comme simplement pour la sentir, et la laissait tomber ensuite. Ses boîtes étaient étroites, ovales, à charnières, en

écaille noire, doublées en or, ornées de camées ou de médailles antiques en or et en argent. Il avait eu des tabatières rondes, mais comme il fallait deux mains pour les ouvrir, et que dans cette opération il laissait tomber tantôt la boîte, tantôt le couvercle, il s'en était dégoûté. Son tabac était râpé fort gros, et se composait ordinairement de plusieurs sortes de tabacs mélangés ensemble. Souvent il s'amusait à en faire manger aux gazelles qu'il avait à Saint-Cloud. Elles en étaient très-friandes, et quoiqu'on ne peut plus sauvages pour tout le monde, elles s'approchaient sans crainte de Sa Majesté.

L'empereur n'eut qu'une seule fois fantaisie d'essayer de la pipe; voici à quelle occasion: l'ambassadeur persan (ou peut-être l'ambassadeur turc qui vint à Paris sous le consulat) avait fait présent à Sa Majesté d'une fort belle pipe à l'orientale. Il lui prit un jour envie d'en faire l'essai, et il fit préparer tout ce qu'il fallait pour cela. Le feu ayant été appliqué au récipient, il ne s'agissait plus que de le faire se communiquer au tabac, mais à la manière dont Sa Majesté s'y prenait, elle n'en serait jamais venue à bout. Elle se contentait d'ouvrir et de fermer alternativement la bouche, sans aspirer le moins du monde. « Comment diable! s'écria-t-elle enfin, cela n'en finit pas. » Je lui fis observer qu'elle s'y prenait mal, et lui montrai comment il fallait faire. Mais l'empereur en revenait toujours à son espèce de bâillement. Ennuyé de ses vains efforts, il finit par me dire d'allumer la pipe. J'obéis et la lui rendis en train. Mais à peine en eut-il aspiré une bouffée, que la fumée qu'il ne sut point chasser de sa bouche, tournant autour du palais, lui pénétra dans le gosier, et ressortit par les narines et par les yeux. Dès qu'il put reprendre haleine, « Otez-moi cela! quelle infection! oh les cochons! le cœur me tourne. » Il se sentit en effet comme incommodé pendant au moins une heure, et renonça pour toujours à un plaisir dont l'habitude, disait-il, n'était bonne qu'à désennuyer les fainéants.

Après le feu d'artifice, à l'occasion du couronnement, on vit s'élever un ballon superbe, dont toute la circonférence, la nacelle et les cordes qui rattachaient celle-ci au ballon, étaient décorées de guirlandes lumineuses en verres de couleur. C'était un magnifique spectacle que cette énorme masse montant lentement mais légèrement dans les airs; quelque tems elle resta suspendue au-dessus de Paris, comme pour attendre que la curiosité publique fût satisfaite; puis le ballon ayant vraisemblablement trouvé, à la hauteur où il était parvenu, un courant d'air plus rapide, disparut chassé par le vent dans la direction du midi; ne l'apercevant plus on cessa de s'en occuper; mais quinze jours après un incident très-singulier ramena sur ce ballon l'attention universelle.

Un matin, pendant que j'habillais l'empereur (c'était, je crois, ou le jour même, ou la veille du jour de l'an), un des ministres de Sa Majesté fut introduit, et l'empereur lui ayant demandé quelles étaient les nouvelles de Paris, comme il avait coutume de le faire aux personnes qu'il voyait de bonne heure dans la matinée, le ministre répondit: « J'ai laissé hier fort tard le cardinal Caprara, et j'ai appris de lui la chose la plus étrange. — Quoi donc? de quoi s'agit-il? » Et Sa Majesté, s'imaginant sans doute qu'il allait être question de quelque incident politique, s'apprêtait à emmener son ministre dans son cabinet, avant d'avoir complètement achevé sa toilette, lorsque son excellence se hâta d'ajouter: « Il ne s'agit point, Sire, d'un événement bien sérieux. Votre Majesté n'ignore pas que l'on a parlé dernièrement au cercle de sa majesté l'impératrice, du chagrin de ce pauvre Garnerin, qui n'avait pu, jusqu'à présent, retrouver le ballon qu'il lança le jour de la fête offerte à l'empereur par la ville de Paris; aujourd'hui même il va recevoir des nouvelles de son aérostat. — Où donc était-il tombé? demanda l'empereur. — A Rome, Sire. — Ah! voilà qui est curieux en effet. — Oui, Sire, le ballon de Garnerin a montré, en vingt-quatre heures, votre couronne impériale aux deux capitales du monde. » Alors le ministre raconta à Sa Majesté les détails suivans, qui furent rendus publics à cette époque, mais que je crois assez intéressans pour que l'on me sache quelque gré de les rappeler ici.

M. Garnerin avait attaché à son aérostat l'avis suivant:

« Le ballon porteur de cette lettre a été lancé à Paris, le 25 frimaire, au soir (16 décembre), par M. Garnerin, aéronaute privilégié de sa majesté l'empereur de Russie, et aéronaute ordinaire du gouvernement français, à l'occasion d'une fête donnée par la ville de Paris à sa majesté l'empereur Napoléon, pour célébrer son couronnement. Les personnes qui trouveront ce ballon sont priées d'en informer M. Garnerin, qui se rendra sur les lieux. »

L'aéronaute s'attendait sans doute, en écrivant ce billet, à recevoir avis le lendemain que son ballon était descendu dans la plaine de Saint-Denis ou dans celle de Grenelle; car il est à présumer qu'il ne songeait guère à un voyage à Rome, lorsqu'il s'engageait à se rendre sur les lieux. Plus de quinze jours se passèrent sans qu'il reçût l'avertissement sur lequel il avait compté, et il avait probablement fait le sacrifice de son ballon lorsqu'il lui arriva une lettre ainsi conçue, du nonce de sa sainteté:

« Le cardinal Caprara vient d'être chargé par son excellence le cardinal Gonsalvi, secrétaire d'état de Sa Sainteté, de remettre à M. Garnerin la copie d'une lettre datée du 18 décembre; il s'empresse de la lui envoyer, et d'y joindre même la copie de la dépêche qui l'accompagnait. Ledit cardinal saisit cette occasion pour témoigner à M. Garnerin toute son estime. »

A cette lettre était jointe la traduction du rapport fait au cardinal secrétaire d'état à Rome, par M. le duc de Mondragone, et daté d'Anagnina près Rome, le 18 décembre:

« Hier au soir, vers la vingt-quatrième heure, on vit passer dans les airs un globe d'une grandeur étonnante, lequel étant tombé sur le lac de Bracciano, paraissait être une maison. On envoya des bateliers pour le mettre à terre; mais ils ne purent y réussir, étant contrariés par un vent impétueux, accompagné de neige. Ce matin, de bonne heure, ils sont venus à bout de le conduire à bord. Ce globe est de taffetas gommé, couvert d'un filet; la galerie de fil de fer s'est un peu brisée. Il paraît qu'il avait été éclairé par des lampioles

et des verres de couleur, dont il reste plusieurs débris. On a trouvé, attaché au globe, l'avis suivant (celui qu'on a lu plus haut)."

Ainsi ce ballon étant parti de Paris le 16 décembre à sept heures du soir, et étant descendu le lendemain 17, près Rome, à la vingt-quatrième heure, c'est-à-dire à la fin du jour, a traversé la France, les Alpes, etc., et parcouru une distance de trois cents lieues en vingt-deux heures. La vitesse de sa marche a donc été de quinze lieues par heure; et, ce qui est remarquable, ce ballon était chargé d'une décoration du poids de cinq cents livres.

L'histoire des courses précédentes de ce même ballon est faite pour piquer la curiosité. Sa première ascension eut lieu en présence de leurs majestés prussiennes et de toute la cour. Ce ballon, qui portait M. Garnerin, son épouse et M. Gaertner, fut descendu sur les frontières de la Saxe. La seconde expérience fut faite à Pétersbourg, devant l'empereur, les deux impératrices et la cour. Le ballon enleva M. et madame Garnerin, qui descendirent à peu de distance sur un marais. C'est la première fois qu'on eut en Russie le spectacle d'une ascension aérostatique. La troisième expérience se fit également à Saint-Petersbourg, en présence de la famille impériale. M. Garnerin s'éleva avec le général Lwof. Ces deux voyageurs furent portés sur le golfe de Finlande, durant trois quarts d'heure et allèrent descendre à Krasnosalo, à vingt-cinq verstes de Pétersbourg. La quatrième expérience eut lieu à Moscou. M. Garnerin s'éleva à plus de quatre mille toises, fit une multitude d'expériences, et alla descendre, au bout de sept heures, à trois cent trente verstes de Moscou, sur les bords des anciennes frontières de la Russie. Le même ballon servit encore à l'ascension que madame Garnerin fit à Moscou avec madame Touchenoloff, au milieu d'un orage affreux et des éclats d'un tonnerre qui tua trois hommes à trois cents pas du ballon, au moment où il s'élevait. Ces dames descendirent, sans accident, à vingt-neuf verstes de Moscou.

La ville de Paris fit donner une gratification de 600 francs aux bateliers qui avaient retiré le ballon du lac de Bracciano. L'aérostat fut rapporté à Paris et déposé dans les archives de l'Hôtel-de-Ville.

L'empereur, laissant l'impératrice à Fontainebleau, se rendit à Brienne, où il arriva à six heures du soir. Mesdames de Brienne et de Loménie et plusieurs dames de la ville l'attendaient au bas du perron du château. Il entra au salon, et fit l'accueil le plus gracieux à toutes les personnes qui lui furent présentées. De là il passa dans les jardins, s'entretenant familièrement avec mesdames de Brienne et de Loménie, et se rappelant avec une fidélité de mémoire surprenante les moindres particularités du séjour qu'il avait fait, dans son enfance, à l'école militaire de Brienne.

Sa Majesté admit à sa table ses hôtes et quelques personnes de leur société. Elle fit après le dîner une partie de wisk avec mesdames de Brienne, de Vandœuvre et de Nolivres; et, au jeu comme à la table, la conversation de l'empereur paraissait animée, pleine d'intérêt, et lui-même d'une gaieté et d'une affabilité dont tout le monde était ravi.

Sa Majesté passa la nuit au château de Brienne, et se leva de bonne heure pour aller visiter le champ de la Rothière, une de ses anciennes promenades favorites. L'empereur parcourut avec le plus grand plaisir ces lieux où s'était passée sa première jeunesse. Il les montrait avec une espèce d'orgueil, et chacun de ses mouvements, chacune de ses réflexions semblait dire: « Voyez d'où je suis parti, et où je suis arrivé. »

Sa Majesté marchait en avant des personnes qui l'accompagnaient, et elle se plaisait à nommer la première les divers endroits où elle se trouvait. Un paysan, la voyant ainsi écartée de sa suite, lui cria familièrement: « Eh! citoyen, l'empereur va-t-il bientôt passer? — Oui, répondit l'empereur lui-même; prenez patience. »

L'empereur avait demandé la veille à madame de Brienne des nouvelles de la mère Marguerite; c'était ainsi qu'on appelait une bonne femme qui occupait une chaumière au milieu du bois, et à laquelle les élèves de l'école militaire avaient autrefois coutume d'aller faire de fréquentes visites. Sa Majesté n'avait point oublié ce nom, et elle apprit avec autant de joie que de surprise que celle qui le portait vivait encore. L'empereur, en continuant sa promenade du matin, galopa jusqu'à la porte de la chaumière, descendit de cheval, et entra chez la bonne paysanne. La vue de celle-ci avait été affaiblie par l'âge; et d'ailleurs l'empereur avait tellement changé, depuis qu'elle ne l'avait vu, qu'il lui eût été, même avec de bons yeux, difficile de le reconnaître. « Bonjour, la mère Marguerite, dit-il à Sa Majesté en saluant la vieille; vous n'êtes donc pas curieuse de voir l'empereur? — Si fait, mon bon monsieur; j'en serais bien curieuse, et si bien que voilà un petit panier d'œufs frais que je vas porter à Madame; et puis je resterai au château pour tâcher d'apercevoir l'empereur. Ça n'est pas l'embaras, je ne le verrai pas si bien aujourd'hui qu'autrefois, quand il venait avec ses camarades boire du lait chez la mère Marguerite. Il n'était pas empereur dans ce temps-là; mais c'est égal: il faisait marcher les autres; dame! faut lui voir. Le lait, les œufs, le pain bis, les terrines cassées, il avait soin de me faire tout payer, et il commençait lui-même par payer son écot. — Comment! mère Marguerite, reprit en souriant Sa Majesté, vous n'avez pas oublié Bonaparte? — Oublié! mon bon monsieur; vous croyez qu'on oublie un jeune homme comme ça, qui était sage, sérieux, et même quelquefois triste, mais toujours bon pour les pauvres gens. Je ne suis qu'une paysanne; mais j'aurais prédit que ce jeune homme-là ferait son chemin. — Il ne l'a pas trop mal fait, n'est-ce pas? — Ah dame! non. »

Pendant ce court dialogue, l'empereur avait d'abord tourné le dos à la porte, et par conséquent au jour, qui ne pouvait pénétrer que par là dans la chaumière. Mais peu à peu Sa Majesté s'était rapprochée de la bonne femme, et lorsqu'il fut tout près d'elle, l'empereur, dont le visage se trouvait alors éclairé par la lumière du dehors, se mit à se frotter les mains, et à dire, en tâchant de se rappeler le ton et les manières qu'il avait eues dans sa première jeunesse, lorsqu'il venait chez la paysanne: « Allons, la mère Marguerite! du lait, des œufs frais; nous mourons de faim. » La bonne vieille parut chercher à rassembler ses souvenirs, et elle se mit à considérer l'empereur avec une grande attention.

« — Oh bien! la mère, vous étiez si sûre tout-à-l'heure de reconnaître Bonaparte? nous sommes de vieilles connaissances, nous deux. » La paysanne, pendant que l'empereur lui adressait ces derniers mots, était tombée à ses pieds. Il la releva avec la bonté la plus touchante, et lui dit: « En vérité, mère Marguerite, j'ai un appendice d'écolier. N'avez-vous rien à me donner? » La bonne femme, que son bonheur mettait hors d'elle-même, servit à Sa Majesté des œufs et du lait. Son repas fini, Sa Majesté donna à sa vieille hôtesse une bourse pleine d'or, en lui disant: « Vous savez, mère Marguerite, que j'aime qu'on paie son écot. Adieu, je ne vous oublierai pas. » Et, tandis que l'empereur remontait à cheval, la bonne vieille, sur le seuil de sa porte, lui promettait, en pleurant de joie, de prier le bon Dieu pour lui.

A son lever, Sa Majesté s'était entretenue avec quelqu'un de la possibilité de retrouver d'anciennes connaissances, et on lui avait raconté un trait du général Junot qui l'avait beaucoup divertie. Le général se trouvant à son retour d'Egypte à Montbard, où il avait passé plusieurs années de son enfance, avait recherché avec le plus grand soin ses camarades de pension et d'espérances, et il en avait retrouvé plusieurs avec lesquels il avait gaiment et familièrement causé de ses premières fredaines et de ses tours d'écolier. Ensuite, ils étaient allés ensemble revoir les différentes localités, dont chacune réveillait en eux quelque souvenir de leur jeunesse. Sur la place publique de la ville, le général aperçoit un bon vieillard qui se promenait magistralement, sa grande canne à la main. Aussitôt il court à lui, se jette à son cou et l'embrasse à l'étouffée à plusieurs reprises. Le promeneur se dégageant à grand-peine de ses chaudes accolades, regarde le général Junot d'un air ébahi, et ne sait à quoi attribuer une tendresse si expressive de la part d'un militaire portant l'uniforme d'officier supérieur, et toutes les marques d'un rang élevé. « Comment, s'écrie celui-ci, vous ne me reconnaissez pas? — Citoyen général, je vous prie de m'excuser, mais je n'ai aucune idée. — Eh! morbleu, mon cher maître, vous avez oublié le plus paresseux, le plus libertin, le plus indisciplinable de vos écoliers. — Mille pardons, seriez-vous M. Junot? — Lui-même, » répond le général en renouvelant ses embrassades et en riant avec ses amis des singulières enseignes auxquelles il s'était fait reconnaître. Pour sa majesté l'empereur, si la mémoire eût manqué à quelqu'un de ses anciens maîtres, ce n'est point sur un signallement de ce genre qu'il aurait été reconnu, car tout le monde sait qu'il s'était distingué à l'école militaire par son assiduité au travail, et par la régularité et le sérieux de sa conduite.

Quand nous étions à l'armée, je couchais sous la tente de l'empereur, soit sur un petit tapis, soit sur une peau d'ours, dont il s'enveloppait dans sa voiture. Lorsqu'il m'arrivait de ne pouvoir me servir de ces objets je cherchais à me procurer un peu de paille. Je me souviens d'avoir, un soir, rendu un grand service au roi de Naples, en partageant avec lui une botte de paille qui devait me servir de lit.

Voici quelques détails qui pourront donner au lecteur une idée de la manière dont je passais les nuits en campagne.

L'empereur reposait sur son petit lit en fer, et moi je me couchais où et comme je pouvais. A peine étais-je endormi que l'empereur m'appelait: « Constant. — Sire. — Voyez qui est de service. (C'était des aides-de-camp qu'il voulait parler.) — Sire, c'est M.... — Dites lui de venir me parler. » Je sortais aussitôt de la tente pour aller avertir l'officier que je ramenaiss avec moi. A son entrée l'empereur lui disait: « Vous allez vous rendre auprès de tel corps, commandé par tel maréchal; vous lui enjoindrez d'envoyer tel régiment dans telle position; vous vous assurerez de celle de l'ennemi, puis vous viendrez m'en rendre compte. » L'aide-de-camp sortait et montait à cheval pour aller exécuter sa mission. Je me recouchais, l'empereur faisait mine de vouloir s'endormir, mais au bout de quelques minutes je l'entendais crier de nouveau: « Constant. — Sire. — Faites appeler le prince de Neufchâtel. » J'envoyais prévenir le prince, qui arrivait bientôt; et pendant le temps de la conversation je restais à la porte de la tente. Le prince écrivait quelques ordres et se retirait. Ces dérangements avaient lieu plusieurs fois dans la nuit. Vers le matin, Sa Majesté s'endormait; alors j'avais aussi quelques instants de sommeil. Quand il venait des aides-de-camp apporter quelque nouvelle à l'empereur, je le réveillais en le poussant doucement.

« Qu'est-ce? disait Sa Majesté en s'éveillant en sursaut; quelle heure est-il? faites entrer. » L'aide-de-camp faisait son rapport; s'il en était besoin, Sa Majesté se levait sur-le-champ et sortait de la tente; sa toilette n'était pas longue; s'il devait y avoir une affaire, l'empereur observait le ciel et l'horizon, et je l'ai souvent entendu dire: « Voilà un beau jour qui se prépare! »

Le déjeuner était préparé et servi en cinq minutes, et au bout d'un quart d'heure le couvert était levé. Le prince de Neufchâtel déjeunait et dînait tous les jours avec Sa Majesté; en huit ou dix minutes le plus long repas était terminé. « A cheval! » disait alors l'empereur, et il partait accompagné du prince de Neufchâtel, d'un aide-de-camp ou de deux, et de Roustan, qui portait toujours un flacon d'argent plein d'eau-de-vie dont l'empereur ne faisait presque jamais usage. Sa Majesté passait d'un corps à un autre, parlait aux officiers, aux soldats, les interrogeait, et voyait par ses yeux tout ce qu'il était possible de voir. S'il y avait quelque affaire, le dîner était oublié, et l'empereur ne mangeait que lorsqu'il était rentré. Si l'engagement durait trop long-temps, on lui portait alors et sans qu'il le demandât, un petit croûton de pain et un peu de vin.

M. Colin, contrôleur de la bouche, a maintes fois bravé le canon pour porter ce léger repas à l'empereur.

A l'issue d'un combat, Sa Majesté ne manquait jamais de visiter le champ de bataille; elle faisait distribuer des secours aux blessés en les encourageant par ses paroles.

L'empereur rentrait quelquefois accablé de fatigue; il prenait un léger repas et se couchait pour recommencer encore ses interruptions de sommeil.

Il est à remarquer que chaque fois que des circonstances imprévues forçaient les aides-de-camp à faire réveiller l'empereur, ce prince était aussi apte au travail qu'il l'eût été au commencement ou au milieu du jour: son réveil était aussi aimable que son air était gracieux. Le rapport d'un aide-de-camp étant terminé, Napoléon se rendormait aussi facilement que si son sommeil n'eût pas été interrompu.

Les trois ou quatre jours qui précédaient une affaire, l'empereur passait la plus grande partie de son temps étendu sur de grandes cartes qu'il piquait avec des épingles dont la tête était en cire de différentes couleurs.

Je l'ai déjà dit, toutes les personnes de la maison de l'empereur cherchaient à l'envi les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour que rien ne lui manquât. Partout, en voyage comme en campagne, sa table, son café, son lit et son bain même, pouvaient être préparés en cinq minutes.

SOUWAROFF.

Le comte Souwaroff, général en chef des armées russes, a été sans contredit l'un des hommes les plus extraordinaires de notre époque. S'il n'eût pas possédé le don d'inspirer une confiance sans borne et si le succès n'eût pas toujours couronné ses entreprises, car sa fameuse retraite doit compter aussi comme un triomphe, on ne verrait en lui qu'un bouffon présomptueux et un soldat téméraire, poussé par un enthousiasme aveugle et sauvage. Il est surtout connu dans l'Occident par ses victoires en Italie, à une époque où la supériorité de la France commençait à menacer la liberté de l'Europe, et à ce titre son nom se rattache aux idées d'indépendance nationale: cependant nous ne pouvons le considérer que comme un instrument puissant dans des mains étrangères, comme un soldat altéré de carnage, avide de gloire, indifférent d'ailleurs à la cause qu'il défend, et au sang qu'il fait couler; le même à Ismail, à Varsovie, au milieu des Alpes, et signalant partout son passage par d'innombrables victimes.

Il réunissait toutes les grandes qualités d'un général: un coup-d'œil prompt, une rare sagacité et une intrépidité audessus de toute expression. Sa devise était *En avant!* et son exemple appuyait ses principes: « La place d'un général, disait-il, est à la tête et non à la queue de son armée. » Aussi un jour de bataille fallait-il le chercher au plus fort du combat, là où la sûreté de sa vie n'avait d'autre garantie que l'entier dévouement de ses soldats. Prodigue du sang des siens aussi bien que du sang des ennemis, il le laissait couler comme de l'eau.

Dans la campagne de 1789, à la bataille de Rimini, où vingt mille Russes et Autrichiens, après onze heures d'une résistance acharnée, mirent dans une déroute complète une armée de cent mille Turcs, le prince de Cobourg, se voyant sur le point d'être cerné, écrivit à Souwaroff de se joindre à lui sans délai. Souwaroff déchira un bout de la lettre qu'il reçut, y griffonna à la hâte ces mots: « J'arrive » et renvoya l'aide-de-camp à son général. Tout cela se fit en un clin d'œil. Aussitôt il se met en marche, et se présente au moment même où le combat allait s'engager. Le prince de Cobourg le supplie d'accorder quelques instants de repos à ses troupes. « Mes hommes, dit-il, n'en ont pas besoin; saint Nicolas devant moi, moi derrière lui, mes soldats derrière moi, et laissez nous charger l'ennemi. En avant! »

L'activité de Souwaroff ressemblait aux accès d'une fièvre continue: son esprit roulait toujours quelque projet, et lorsqu'il parut en Italie, les Français trouvèrent en lui un général et un soldat, tout ensemble homme de tête et de main. L'inflexibilité était encore un des traits de son caractère. Lorsque l'empereur Paul entreprit de changer l'uniforme de ses troupes et d'introduire l'usage des longs cheveux, Souwaroff refusa de favoriser cette réforme: « Les queues, disait-il pour se justifier, ne sont pas des piques, ni les boucles des canons. »

Sa colère, qu'il ne savait pas maîtriser, le poussait, tantôt à l'insolence, tantôt à la cruauté. Cependant la liberté dans le langage ne lui déplaisait pas: on raconte qu'un jour emporté par son irritabilité naturelle, il frappait sans pitié un soldat. Un jeune officier, placé près de lui, dit à haute voix: « Le feld-maréchal Souwaroff nous ordonne de ne pas donner cours à notre colère. — On doit obéir au feld-maréchal Souwaroff, répliqua-t-il. » Et il cessa aussitôt de frapper.

Ses habitudes annonçaient un oubli entier de soi-même: il dormait sur la paille ou sur le foin, même au temps de sa plus haute fortune. Il aimait à mettre en pièces les meubles qui garnissaient la chambre qu'il devait occuper; il s'attaquait de préférence aux glaces. Quelquefois il détachait les fenêtres: « Souwaroff, disait-il, ne craint pas le froid. » D'autres fois il s'en prenait aux portes, qu'il faisait enlever: « Personne, s'écriait-il fièrement, n'est assez osé pour mettre le pied dans la chambre de Souwaroff. » Telle était la singularité de ses manières, qui touchaient au grotesque en visant au sublime.

Il portait la dévotion jusqu'à la superstition, ou du moins il en faisait parade. Les dimanches et les jours de fête il lisait à ses gens des livres de religion. Il ne manquait jamais de dire ses prières, et s'il rencontrait un moine ou un prêtre il lui baisait les mains et lui demandait sa bénédiction. Jamais il ne donna le signal du combat sans faire le signe de la croix et sans baisser l'image de saint-Nicolas. Il adorait les reliques, buvait de l'eau consacrée, et mangeait du pain béni. Il accompagnait ces pratiques de tant de simagrées grotesques qu'aux yeux de certaines gens, tous ces grands airs de piété étaient de faux semblans et une véritable comédie. Quoiqu'il en soit, il inspirait à ses soldats une sorte de fanatisme national, ce qui n'était pas facile dans une armée composée d'esclaves; et leur persuadait que, s'ils mouraient sur le champ de bataille, ils rentraient pour prendre, dans une vie meilleure, les places qu'ils auraient désirées dans celle-ci, et que désormais ils vivraient étrangers à toutes les misères de l'humanité.

Dans la conversation, il était grossier, brusque et bizarre. Il vous adressait les questions les plus étranges et les plus imprévues, et voulait une réponse prompte et positive: « Combien y a-t-il de poissons dans cet étang? — ou? — Combien d'arbres dans cette forêt? — Telles étaient ses questions favorites, et une grêle d'épithètes injurieuses tombait sur l'interlocuteur qui se permettait de lui répondre approximativement.

Indifférent, en général, à l'éclat extérieur, et peu curieux des objets de luxe qu'on peut se procurer à prix d'argent, il

recherchait les diamans avec fureur; aussi, à l'occasion de chacune de ses victoires, l'impératrice Catherine, pour flatter sa passion, avait coutume de lui en envoyer quelques-uns de magnifiques. Il emportait son écrian dans ses campagnes et souvent il demandait à ses aides-de-camp: « Avez-vous vu mes bijoux? combien croyez-vous qu'ils valent? combien en ai-je? pourquoi notre mère me les a-t-elle donnés? » Et c'était à ses yeux un crime irrémissible de ne pouvoir répondre sans hésiter à cette bordée de questions puériles.

Souwaroff avait la parole brève et énergique. On cite de lui un grand nombre de mots qui ont ce double caractère. Quelquefois il lançait des ordres du jour en méchans vers, souvent même dans ses dépêches à l'impératrice, il jugeait à propos d'introduire la cadence et la rime. Au reste, ce sont là des misères et d'innocentes bizarreries; la nature de ses rapports avec ses aides-de-camp et ses généraux, est un fait plus grave; nous passons à côté pour ne pas descendre à des détails scandaleux.

Les honneurs publics rendus à Souwaroff sont singuliers comme son caractère. Catherine le récompensa à la manière des Romains, en lui donnant le surnom de Rimnitski; et Paul, après Catherine, le créa prince avec le nom d'Italinski, comme autrefois Scipion reçut le surnom d'Africain du théâtre de ses victoires. En même temps, un ukase impérial le proclamait le plus grand général de tous les tems. Malgré tous ses titres et l'éclat de ses succès, Souwaroff ne nous inspire aucun sentiment qui ressemble à l'admiration, car l'admiration suppose une certaine sympathie; ce fut un sanglant météore dont la sinistre lueur brilla pour effrayer le monde. L'auteur de Waverley prétend que, sous un extérieur de bouffonnerie féroce, il cachait une connaissance parfaite du monde et des hommes. Qu'est-ce à dire? sa vie ne fut-elle donc qu'une longue comédie, pendant laquelle il ne quitta pas un instant le rôle qu'il avait choisi? et ses caprices bizarres ne sont-ils que des artifices mis en œuvre par un imposteur habile pour arriver à l'accomplissement de ses projets? Nous ne saurions le croire. A nos yeux, Souwaroff est un Attila en sous-ordre, auquel il n'a manqué, pour ravager l'Europe et renverser les monumens de la liberté, qu'un pouvoir sans limite et sans contrôle sur une nouvelle race de Huns. Tel qu'il est, sa mémoire est à jamais flétrie par les massacres d'Ismail et de Praga, (faubourg de Varsovie), et son nom est écrit en lettres de sang sur les pages du livre de l'histoire.

COURSE AU HARNAIS ET AU TROT A PARIS.

Robelot, cheval anglais, célèbre par ses exploits au trot, sous la selle, était le coureur chargé de soutenir l'engagement de M. d'Hinnisdal.

M. Crémieux aîné lui opposait un jument alezane, d'origine mecklembourgeoise, qui, douée d'une assez grande élégance, avait déjà montré de telles dispositions pour cette allure, qu'il voulut les éprouver d'une manière complète.

La route d'Auteuil, dans le bois de Boulogne, fut le terrain choisi pour cette course. La distance à parcourir était d'environ une lieue. Le poids n'avait pas été fixé, chacun des concurrents pouvant atteler son cheval à la voiture qui lui paraissait le plus convenable.

M. le comte d'Hinnisdal fit choix, pour cette lutte, d'un tilbury ordinaire, dont il remit la direction entre les mains de l'un de ses domestiques, jeune homme qui nous sembla peu au fait de la tâche, toute d'adresse et d'expérience, qui lui était confiée. M. Crémieux, au contraire, conduisait lui-même une espèce de tandem à deux roues, construit exprès pour ce genre de courses, et qui nous a paru mériter d'être décrit. Les roues, d'un diamètre de 5 pieds, étaient, comme tout le reste du charriage, d'une extrême légèreté; le siège, monté simplement sur le brancard et supporté par quatre branches de fer et sans ressort, se trouvait élevé de 8 à 9 pieds au-dessus du sol, et ne présentait que la place rigoureusement nécessaire pour le conducteur. Telle était la légèreté de cette jolie voiture, que nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que tout son poids ne s'élevait point au-delà de 150 livres.

Sept heures du matin était le moment indiqué pour le départ. Dès les premiers instans qui suivirent le signal qui en fut donné, l'allure supérieure de la jument sembla indiquer l'issue de la course. Son adversaire, qui ne nous parut d'ailleurs nullement à dédaigner, avait contre lui le désavantage d'un attelage très-lourd, d'une embouchure trop forte et d'un guide peu expérimenté. Il en fallait moins assurément pour assurer sa défaite: aussi la jument de M. Crémieux, suivie par un grand nombre de cavaliers, arriva-t-elle facilement la première au but où l'attendait une foule de spectateurs. L'allure qu'elle venait de déployer était telle, que, bien qu'ils la suivissent au grand galop, ce fut cependant à peine si bon nombre de cavaliers qui venaient après elle purent égaler sa marche.

Le temps employé par le vainqueur pour franchir la distance convenue n'a point été observé; mais on peut juger de sa vélocité quand on saura que, l'avant-veille, cette jument avait mis moins de 6 minutes à parcourir le même trajet. Son fonds n'est pas moins extraordinaire; car, arrivée au but, elle ne soufflait point et rentrée à l'écurie après avoir encore fait deux temps de trot devant quelques spectateurs, son premier soin fut de se jeter sur le fourrage qui garnissait son râtelier.

Le même jour, cette jument a été vendue pour un prix qui répond sans doute à ses moyens, à M. le comte Paul Demidoff, dont les magnifiques écuries renferment un choix de chevaux qu'il est rare de rencontrer même dans les écuries les plus célèbres d'Angleterre.

Si l'on compare le tems dans lequel elle parcourut la lieue qu'elle avait à franchir, avec celui que mettent dans leurs courses les célèbres harddraves de la Hollande, et si l'on fait en même temps attention à l'immense disproportion qui existe entre les distances imposées dans l'une et l'autre contrées, et surtout à la différence que présente la manière dont ils sont conduits et le poids qu'ils ont dès-lors à porter, on verra qu'il n'est pas un des plus fameux harddraves de Groningue que la jument de M. Crémieux n'eût battu en se jouant.

MODES.

Les robes ouvertes par-devant n'ont jamais été en si grande vogue que cette année.

Les corsages se font distincts des jupons. Ils forment canezou, se croisent par devant, ont des pèlerines tombant en jokers sur les épaules, et sont élégamment garnis, les jupes, au contraire, sont simples et unies.

La mode des canezous est générale. Ils sont plus ou moins garnis, mais leur forme est peu variée. Tous ont de très-larges jokers. Les plus habillés sont en tulle garni de blonde et en mousseline garnie de tulle ou de dentelle. Quelques uns pour le matin se font en jacosas, les plus élégans pour la campagne sont en batiste.

Le retour de la mode des falbalas ou volans devient chaque jour plus probable. Dernièrement, au vaudeville, dans une pièce où l'élégante madame Dussert-Doche paraît avec deux costumes différens, ses deux robes étaient garnies de falbalas: l'une, en mousseline, en avait deux rangs; l'autre en gaze-popeline rose, était à un seul rang; mais la tête, haute de deux pouces, était découpée en feuille de vigne.

Les bijoux d'argent étant une mode générale, les dames portent au cou des montres d'argent, mais plusieurs rangées de pierres de couleur donnent du prix à ces montres.

Dans un bal donné dernièrement à la Chaussée d'Antin, plusieurs merveilleux portaient des pantalons de satin blanc et des bas de soie à jour.

ANNONCES.

A VENDRE chez VALENTIN PELLETIER dans son nouveau magasin, Barclay-street No. 7, proche l'American Hotel. — Reçu par le DeRham :

Saucons de Lyon, 1re qualité.
Fonds d'Artichaut pour ragouts,
Truffes fraîches du Périgord.
Semouille et fécule de froment et de pommes de terre.
Moutarde dite américaine de Maille et de Josse.
Sirop de Vinaigre framboisé.
Petits Haricots rouges à la Reine, ditto de Soissons.
Lentilles fraîches de Dourdan.

EN MAGASIN.

Vins français et étrangers,
Liquors de toutes sortes, de première qualité,
Comestibles d'Europe
Fromages de toute espèce, etc., etc.
Chaque article sera porté gratis dans les maisons.

4fs—49

Reçu par l'Erie et Formosa, venant du Havre :

Annuaire Nécrologique, par A. Mahul, 1 vol. 8vo. Malte-Brun, Tableau de la Pologne, corrigé par Chodike, 2 v. 8vo. Depping, Commerce entre le Levant et l'Europe, 2 v. 8vo. La comtesse de Bohen, les Prisons en 1793, 1 v. 8vo. J. Mangart, Souvenirs de la Morée, 1 v. 8vo. Chroniques de l'Éclat de Bonif, 3 v. 8vo. Mémoires d'un Pair de France, 4 v. 8vo. J. de Witt, Sociétés secrètes de France et d'Italie, 1 v. 8vo. Scènes historiques de la St. Barthélemy, 1 v. 8vo. La cour de Marie de Médicis 1 v. 8vo. Confessions d'un homme de cour, (contemporain de Louis XIV) 4 v. in-12. Caillié, Voyage à Tombouctou, 3 v. 8vo. et Atlas. Potocki, Voyage dans Astrackan et au Caucase, 2 v. 8vo. Niebuhr, Histoire Romaine, vol. 1 et 2. De Mézé, Fastes de la Pharmacie française, 1 v. 8vo. Barie, Maladies nerveuses, 1 v. 8vo. E. Pelet, Traité Élémentaire de Physique, 1 v. 8vo. Laugier, cours de Chimie, 3 v. 8vo. et Atlas. Rio, Essai sur l'Histoire de l'Esprit Humain dans l'Antiquité, 2 v. 8vo. Edmond Esprit de l'Homme de Guerre, 1 v. 8vo. A. Tardif, Abeille Encyclopédique, 1 v. 8vo. Young, le Portugal sous don Miguel, 1 v. 8vo. M. de Stendhal, Promenades dans Rome, 2 v. 8vo. Léon de Buzanville le Touriste Ecossais 1 v. 8vo. Beilly, Histoire financière de la France, 2 v. 8vo.

Foreign and Classical Bookstore,

CHARLES DE BEHR, Director,

108 Broadway, New-York,

32 South-sixth-street, Philadelphie.

49—

Avis aux amateurs de Langues étrangères.

ÉCOLE FRANÇAISE.

Les enfans apprennent à parler, sans étude et sans difficulté la langue du pays qu'ils habitent, aussi facilement que leur langue maternelle. C'est pourquoi les pères et mères qui veulent que leurs enfans apprennent une langue étrangère peuvent, et doivent même se dispenser, s'ils désirent qu'ils fassent des progrès, de les envoyer aux écoles du pays, et ne leur donner que des maîtres de celles qu'ils veulent qu'ils apprennent. De cette manière ils apprendront à parler cette langue avec facilité.

M. Dupuis Delarue, professeur de langue française, pénétré de l'idée que l'étude de plusieurs langues en même tems, ne peut jeter que de la confusion dans l'esprit des enfans et les dégoûter de l'étude; qu'il suffit de bien connaître les principes d'une langue pour pouvoir comprendre ceux de celles que l'on parle aisément, se propose, s'il y a lieu, d'ouvrir une école pour les enfans de 8 à 12 ans, dans laquelle toutes les parties de l'instruction seront enseignées en français.

Les personnes qui voudront bien l'honneur de leur confiance sont priées de s'adresser No. 7, Barclay-street, et d'y laisser leur adresse s'il n'y était pas.

49—4fs

AVIS IMPORTANT.

M. JEAN-BTE. REY vient de former dans Church-street, No. 104, un entrepôt de diverses DENRÉES DE PROVENCE, telles que Vin rouge de la Malgue, Eau-de-vie blanches et colorées, Capres, Olives, etc., toutes exclusivement récoltées dans les propriétés que son père possède à Toulon. L'exposition avantageuse du sol, et les soins que son père ne cesse de se donner pour obtenir de ses vignobles une liqueur aussi agréable que salubre, enhardissent M. Rey à annoncer au public la qualité de Vin la plus supérieure, et lui permettent, vu l'économie des frais, de la lui offrir à 4 shellings le gallon, ou dix cents la bouteille.

On trouvera également chez lui des Saucons d'Arles, du Savon de Marseille et des Chataignes blanches, le tout de premier choix, et qui, ainsi que les denrées récoltées et mentionnées plus haut, sont à des prix très-moérés.

40—5 f

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agens en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grace des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenans. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabriciens. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE ET DE DÉPÔTS, A NEW-YORK.

(New-York Life Insurance and Trust company, 38 Wall-st.)

Les commissaires de la compagnie d'Assurance sur la Vie, et de dépôts, de New-York, préviennent le public qu'elle est prête à commencer ses opérations, en conformité des dispositions énoncées dans sa charte.

1^o Elle assurera la vie, et fera vente et achat d'annuités.
2^o Elle recevra l'argent en dépôt, en payera l'intérêt, et le cumulera au capital.

3^o Elle réglera les biens confiés à ses soins.

Sous le premier rapport, elle a en vue de faciliter ceux qui s'inquiètent des moyens de s'assurer un bien-être dans un âge avancé, ou qui s'intéressent à celui d'une femme, d'un enfant, ou d'un ami, et qui ne possèdent pas le capital nécessaire pour atteindre l'objet de leurs desirs; elle les met à même de le réaliser sans qu'ils soient exposés à éprouver des inconvénients, ou des privations immédiates.

Le second comprendra la réception de fonds en dépôt, dont le produit sera réparti suivant les vues diverses ou les besoins de ceux qui auront déposé; le capital sera remis à l'expiration du terme convenu, à la personne qui en aura fait le versement, à ses représentans légaux, ou à la personne désignée dans l'acte de dépôt.

La compagnie recevra l'argent en dépôt, et en donnera des récépissés aux conditions suivantes:

On ne recevra aucune somme au-dessous de cent dollars, et la compagnie ne payera aucun mandat au-dessous de cette somme, à moins qu'il ne soit tiré pour solde de compte.

Tous les fonds placés en dépôt pour un terme moindre d'un an, seront déposés pour plusieurs mois, et dans tous les cas pour deux mois au moins à compter du jour du dépôt.

On payera un intérêt de trois pour cent l'an, sur toutes les sommes versées en dépôt pour un terme qui n'excédera pas quatre mois. Si le dépôt est fait pour plus de quatre mois, mais pour moins d'une année, l'intérêt sera alloué à raison de quatre pour cent l'an; et si le dépôt doit excéder le terme d'une année, on conviendra spécialement du taux de l'intérêt.

Dans les cas où tous les fonds mis en dépôt n'auront pas été retirés à l'expiration du terme fixé, ils seront laissés en mains de la compagnie pour un autre terme qui ne sera pas moindre de trente jours, et l'intérêt sera reconnu, comme si le dépôt avait été fait originairement, pour cette période additionnelle.

Lorsqu'un dépôt aura été effectué pour plus d'un an, on pourra s'entendre pour que le paiement de l'intérêt ait lieu avant l'échéance de remboursement du capital, soit annuellement, par semestre, ou tous les trois mois. Si le dépôt est fait pour moins d'un an, aucun intérêt ne sera payé avant l'époque déterminée pour le remboursement du capital.

La troisième branche d'opérations s'étend à l'exercice des curatelles en vertu de dernières dispositions testamentaires, et pour l'avantage des mineurs; à prendre charge des propriétés et des effets des débiteurs insolubles, des corporations dissoutes, ou dont l'action est suspendue, à la gestion des biens des lunatiques, et à agir à titre d'assignation dans l'intérêt de créanciers.

Pour de plus amples renseignemens sur la nature des opérations de la compagnie, et la manière dont elles seront traitées, les commissaires se réfèrent au prospectus publié ce jour, dont copie sera remise, ou envoyée au domicile de toute personne qui en fera la demande au président. Toutes les lettres d'affaires adressées au Président devront être affranchies.

Heures de Bureau, de dix heures du matin, à trois de l'après-midi.
Wm. BARD, Président.

J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talens distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la décrépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sur de la satisfaction) que tout positif en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité: étant habitude de contenter les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait; si la personne désire du courant et bon marché, il n'en fait pas: le prix d'une perruque 15 piastres, d'un toupet 10.

44...6m

RAFFINAGE DES HUILES DE BALEINE.

JEAN PINTEUX prévient le public qu'il a formé un établissement pour le raffinage des Huiles, au No. 146 Fulton-street, à une petite distance à l'Est de Broadway. Il y tiendra constamment en vente, en gros et en détail, du Spermacetti et de l'Huile de Baleine d'une qualité supérieure. Il est parvenu au moyen d'une préparation chimique, non-seulement à la dégrader d'odeur et de toute impureté, mais encore à la rendre exempte de fumée, et à lui donner la clarté et un brillant que ne possèdent pas les Huiles généralement en usage. 46—3

AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter.

Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guillou dans leur propre langue. Il se réfère:

à New-York, aux docteurs	Alex. H. Stevens,	
	J. W. Francis,	
	J. J. Graves,	
à Philadelphie	R. Laroche	
	Thos. Harris	
	Samuel Baker	Professeurs
à Baltimore	R. W. Hall	de l'université
	V. Potter, etc.	de Maryland.

Le docteur Guillou recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole.

41

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraîtra tous les samedis et mercredis.—Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port.—Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé.—Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agens, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit: à New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$15, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un caré d'impression; pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.